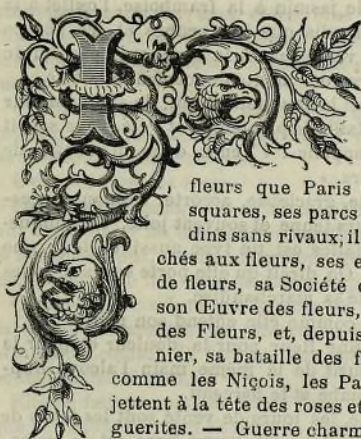


JOURNAL DES DEMOISELLES

LES FLEURS A PARIS



L n'y a peut-être pas de ville au monde qui aime autant les fleurs que Paris : Il a ses squares, ses parcs et ses jardins sans rivaux ; il a ses marchés aux fleurs, ses expositions de fleurs, sa Société des fleurs, son Œuvre des fleurs, sa fanfare des Fleurs, et, depuis l'été dernier, sa bataille des fleurs, où, comme les Niçois, les Parisiens se jettent à la tête des roses et des marguerites. — Guerre charmante dont la victoire reste à la Charité et dont les projectiles embaumés tombent dans la caisse des pauvres en pétales d'argent et d'or.

Des fleurs, partout des fleurs ! Paris en parfume ses bals et ses théâtres, ses salons et ses boudoirs, ses balcons et ses fenêtres ; il en veut sur sa table, il en met à sa boutonnière.... il en couvre pieusement ses tombes et ses autels.

Pour parterre, il a tout un département, et pour bouquetières, une armée ; pour serres monumentales, il a ces cités du soleil qui s'appellent Nice, Hyères, Menton.

Jadis, le jour de la Saint-Jean, on promenait dans les villes de la Provence un grand mannequin d'osier, et les enfants en habits de fête lançaient dans la bouche immense du mannequin, des centaines de bouquets. Le soir, on vidait l'idole rustique et l'on mettait le feu aux fleurs entassées qui flambaient joyeusement dans les ténèbres.

On croyait que leurs cendres, emportées par le vent, attireraient la rosée du ciel et faisaient reverdir les plantes.

Paris me représente assez volontiers ce terrible mangeur de bouquets, car, chaque année, il consomme pour plusieurs millions de fleurs, depuis l'humble bouquet des champs, cueilli sur les bords de la Seine ou de la Marne, jusqu'aux plantes aristocratiques qui lui arrivent par caisses innombrables des tièdes rivages de la Méditerranée.

Maintenant, veuillez me suivre à travers Paris et visitons ses fleurs, tout en laissant de côté les épines, assez nombreuses cependant pour faire à la grande cité comme une ample couronne de douleur.

I

D'où viennent les fleurs.

Fleurs communes et fleurs rares. — Les fleurs en wagon. — Les villages parisiens. — Les jardins et les bois.

Aujourd'hui, presque toutes les fleurs aristocratiques et rares nous viennent du Midi, de Menton, de Cannes, d'Hyères, de Toulouse, de Montpellier et surtout de Nice, qui est pour ainsi dire le grand marché aux fleurs de Paris.

Un matin, un employé du chemin de fer vous apporte une boîte délicatement emballée : est-ce une terrine de Nérac ou un pâté de Périgueux ? C'est un bouquet de Nice qui sort de sa boîte, si frais, si brillant, si parfumé qu'il semble cueilli dans une serre du voisinage.

Quant aux fleurs populaires qui s'entassent

dans nos marchés en cascades éblouissantes, en gerbes échevelées, et qu'on crie dans les rues, ce sont les environs de Paris qui nous les envoient par charretées.

D'où viennent ces fleurs? un peu de partout, car on rencontre partout une motte de terre, une goutte d'eau et un rayon de soleil. Il est cependant des localités qui ont encore aujourd'hui la gracieuse spécialité de telle ou de telle plante, et cette fleur renommée est à la fois la richesse et le charme du pays.

Mais, je le répète, ces spécialités de production végétale disparaissent chaque jour de plus en plus, et c'est, maintenant, un peu de partout que nous parviennent toutes les fleurs.

Pour mon compte, je le regrette : j'aime ces localités qui tiraient leur gloire rustique des fleurs de leurs champs et de leurs forêts, comme j'aime ces doux noms de villages : Fontenay-aux-Roses, Cendrieux-les-Bleuets, Sainte-Marie-les-Sauges, Saint-Julien-les-Lys, Montfort-les-Bruyères, Malavaux-les-Ajoncs, Saint-Michel-les-Genêts, Vérines-l'Églantier. Sobriquets charmants : est-ce que vous ne trouvez pas que chacun de ces villages respire comme un parfum de la fleur dont il porte le nom?...

Certes! ce n'est pas moi qui jeterai la pierre au beau soleil de Nice et de Menton, aux plantes aristocratiques, aux fleurs éclatantes que ses rayons colorent et parfument, mais je ne crains pas de dire que toutes mes sympathies sont pour les fleurs modestes et champêtres de nos environs de Paris.

Aux jasmins, aux orangers, aux camélias des bords ensoleillés de la mer bleue, combien je préfère le chèvrefeuille qui court sur les chênes de Marly, le narcisse qui mire dans la Seine sa tête de satin et la violette de Pâques qui fleurit dans les bois de Meudon.

Maintenant que nous connaissons la provenance des fleurs de Paris, passons à la bouquetière qui trouve moyen de les rendre encore plus belles en mariant les teintes et les couleurs, en faisant d'une brassée confuse, une mosaïque odorante, un tableau de parfum.

II

La Bouquetière.

Bals et théâtres. — Kiosques et champs de courses. — La bouquetière des Halles. — L'œuvre des fleurs.

La bouquetière est un type essentiellement parisien; on la rencontre partout : le long des boulevards, à la porte des restaurants et des cafés, sous d'humides portes cochères et dans des gracieux kiosques qui s'épanouissent le long des riches avenues, comme des chapelles fleuries.

Bals, concerts, théâtres, la bouquetière se faufile partout, ayant pour passeport ses roses et ses œillets. Dans les entr'actes, elle crie la violette et le lilas, comme on crie la valence et le sucre d'orge; sur nos champs de courses, la bouquetière est presque un personnage, elle porte un uniforme comme la cantinière d'un régiment, arbore les couleurs qui lui sont chères et fait payer ses bouquets un louis.

Ah! ce n'est plus la petite bouquetière, maigriotte et pauvrete, qui vous poursuit avec l'acharnement d'une mouche pour fleurir votre boutonnière d'un œillet fané ou qui vous offre un bouton de rose — pauvre fleur décapitée — au bout d'un fil de fer!

Mais si vous voulez connaître la vraie bouquetière sérieuse et bien posée, ayant souvent pignon — j'allais dire jardin sur rue — veuillez me suivre aux grandes Halles de Paris.

Spectacle éblouissant et merveilleux : des masses de fleurs de toutes couleurs et de tous parfums sont disposées, groupées, tassées dans le voisinage des fruits. La rose fait vis-à-vis à l'abricot, le jasmin à la framboise, l'œillet à la fraise, et tandis que les prunes et les pêches vous font venir l'eau à la bouche, le parfum de mille fleurs vous monte doucement à la tête.

Mais voici la bouquetière qui, de son comptoir où elle détaille le printemps et l'été, vous sourit et vous appelle : « Venez donc m'acheter de belles fleurs. »

Propre, gracieuse, accorte, avenante, presque toujours jeune et souvent jolie, la bouquetière des Halles est un type aussi curieux que charmant. On dirait qu'elle porte sur ses joues un reflet de sa marchandise.

Et puis, comme elle entend son métier!

Elle a une fleur pour la douleur et pour la joie, et fleurit de la même main l'alcôve nuptiale, la tombe et le berceau.

Pour elle, les jours de vente sont les jours de fêtes patronales, son grand-livre est le calendrier.

Elle attend avec impatience les fêtes de la Toussaint, où souvent elle installe des succursales à la porte des cimetières.

Ce jour-là, le vivant vit des morts, la tombe remplit le comptoir et la bouquetière encaisse des deux mains les regrets et les souvenirs.

La bouquetière est l'aristocratie des femmes de la Halle, elle en est la grâce et le luxe, elle en est la fine fleur.

Il y a des bouquetières fort riches qui ont trouvé une dot très enviable sous leurs gerbes de lilas et de giroflées.

Quand la bouquetière des Halles s'en va à l'Opéra, ou bien à quelques bals de famille, il s'opère un miracle : les perles de ses mugnets se changent en perles fines et ses roses en diamants.

L'ancienne bouquetière du carreau des Halles

a sa place dans l'histoire : c'est elle qui harangue les rois, embrasse les dauphins dans leur berceau, souhaite la bienvenue aux archevêques de Paris et, dans les bals fameux, danse avec les princes du sang.

C'est elle qui fleurit les autels de Saint-Eustache, donne le pain bénit au jour des Rameaux et présente en grande pompe, le jour de sa fête, un bouquet de treize pieds de haut au duc de Beaufort — le *Roi des Halles*.

Ce ne sont point les plantes fastueuses et rares, ni les fleurs aristocratiques qu'on trouve chez la bouquetière des Halles. Son modeste mais solide comptoir ne connaît pas ces belles fleurs mondaines qui fleurissent en décembre, s'en vont en soirée et dont elle ne sait même pas le nom.

Les fleurs que débite la bouquetière des Halles, ce sont : des avalanches de muguet blanc, des corbeilles de réséda, des bourriches de pensées aux pétales veloutés, des gerbes de fleurs des champs, des brassées de roses, des buissons d'aubépine, des charretées de lilas, frondaison immense, venue de tous côtés, lilas blanc et lilas rose au parfum si fugace et si léger, qu'il échappe à la conquête du chimiste et du parfumeur.

Ce fut une bouquetière des Halles qui m'apprit, un jour, l'existence d'une œuvre que vous ne connaissez peut-être pas.

C'est l'Œuvre des fleurs.

Cette société, composée de jeunes filles, a pour but d'entretenir les fleurs des chapelles pauvres et des autels nus, comme autrefois les vestales entretenaient le feu sacré des temples païens.

Cette société ne dure que le mois de Marie, et sa gracieuse mission se renouvelle à chaque printemps comme le bouton des roses et le bourgeon des chênes.

Elle ne fait pas plus de bruit dans le monde que ne le font dans les champs et dans les prés, l'oiseau qui s'envole ou le grillon qui chante, la brise qui passe, la fleur qui s'épanouit, la feuille qui tombe.

Je ne crois pas que l'œuvre des fleurs soit jamais décrétée d'utilité publique. Certes ! il y a des œuvres plus importantes et plus utiles, mais je n'en connais point de plus charmantes.

Son comité est une troupe d'enfants, ses ressources, le soleil de mai ; sa caisse, un parterre ; ses secours, des fleurs ; son offrande, un parfum.

Mais quittons les Halles, ses fleurs, ses bouquetières et dirigeons-nous sur les grands boulevards, les somptueuses avenues et les rues aristocratiques, vers les grands magasins de fleurs où nous trouverons entre quatre murs et en plein hiver le printemps et l'été, comme si on y avait enfermé le soleil des Tropiques.

III

Les grands Marchands de fleurs.

Le temple des fleurs. — La Guyanne et le Brésil à Paris. — Bouquets de noces et bouquets de table. Corbeilles et jardinières. — Les jeunes fleuristes.

Ici, ce n'est plus une boutique, ce n'est plus un étal ou un comptoir ; c'est une serre et un parterre, c'est l'été en hiver, c'est le Midi dans le Nord, c'est le Tropique dans Paris, c'est le temple moderne des plantes et des fleurs.

Ici, on ne reçoit que les plantes aristocratiques, les fleurs titrées venues des pays du soleil, et je comparerais volontiers ces luxueux magasins aux salons exotiques où s'étalent, choisies, triées sur le volet, les plus remarquables types de beautés étrangères.

Rien n'égale le luxe original et l'élégance végétale de ces magasins avec leurs mosaïques embaumées, leurs variétés de parfums, leurs colonnes de lierre, leurs arceaux de feuillage, leurs corbeilles de bambou, leurs jardinières chinoises ou japonaises, leurs vases de Sèvres ou d'Orient, leurs cascades mignonnes, et leurs jets d'eau de Lilliput dont le murmure discret ressemble aux soupirs d'une créole endormie.

Le passant s'arrête, ébloui par ce tableau tropical, enivré par les parfums des cinq parties du monde, et comme rafraîchi par cette verdure étrange, par ce feuillage splendide.

Ici, c'est un bouquet de mariée, flot de neige ; là un bouquet de bal, mosaïque parfumée ; plus loin une couronne mortuaire de cent francs ; plus loin encore une corbeille éclatante dont les fleurs réfléchies par la glace des surtouts ciselés, mêleront leurs délicates senteurs au parfum des truffes noires et des fruits dorés.

Enfin, à droite, à gauche, ce sont des jardinières, parterres roulants, piquées dans leur mousse, de jacinthes et de camélias.

O vous ! dont la bourse est modeste et légère, fuyez le seuil de ces temples fleuris où les tubéreuses et les magnolias se vendent à prix d'or. Ce sont-là, fleurs d'horticulteurs et de millionnaires ; gardez votre piécette blanche pour les vraies fleurs du bon Dieu, pour les fleurs pauvres, mais charmantes aussi, qui poussent en plein air et en plein soleil, à la porte de nos maisons.

IV

La Marchande des quatre saisons.

Les fleurs des rues. — Parterres roulants. — La petite ouvrière et son bouquet. — La chambre et l'atelier. — La trompette et le cheval. — L'histoire de soixante bouquets.

De toutes les bouquetières la plus typique et

la plus originale, est la marchande des quatre saisons qui pousse, à la force du poignet, sa carriole bondée de verdure, toute bariolée de fleurs populaires et rustiques.

C'est une merveille que cette étroite et prosaïque voiture à bras : il y a là, selon la saison, des cascades de lilas, des pyramides de pivoines et de bluets, des avalanches de violettes et de giroflées, des brassées de muguet, de glaieuls, de marguerites, d'immortelles; des gerbes de pavots, des nuages d'aubépine, des guirlandes d'œillets, des lis éblouissants, des iris aux fines senteurs, des bottes de réséda, de basilic.

Courbée sur son parterre roulant, bravant le soleil et les ondées, les orages et la poussière, le teint brûlé, coiffée d'une marmotte ou d'un chapeau de paille noirci par la pluie, les bras d'acier, la voix d'airain, le pied infatigable, la bouquetière des rues n'a pas la grâce séduisante et les dehors provocants de la fleuriste des théâtres et des bals publics.

Elle n'a pas non plus la beauté satisfaite et riieuse de la bouquetière des Halles, ni la distinction précieuse et maniérée des grandes marchandes de fleurs; mais combien est fraîche et jolie cette voiturette de fleurs rustiques et simples, aimée du peuple! Qu'elle est pittoresque, cette carriole embaumée qui passe à travers les rues sombres et les impasses tumultueuses comme un rayon de soleil, comme une échappée de parfum!

On dirait alors que la pauvre marchande des quatre saisons charrie de la neige, de la pourpre ou de l'or, et sa voix retentissante le matin, enrôlée le soir, annonce sa frêle marchandise à tous les échos des carrefours et des rues:

« Belles violettes! muguet des bois! ah! le beau chèvrefeuille, mesdames! voici des roses, de belles roses de Nanterre! achetez des lilas! deux sous la botte, les frais lilas! »

Et aussitôt entendant ce cri qui lui arrive comme un parfum des prés et des bois, l'ouvrière quitte son travail pour acheter une botte de fleurs, un bouquet mignon, qu'elle met dans un verre d'eau ou dans un vase ébréché, gagné à la fête de Saint-Cloud.

Durant une longue journée de travail, ce bouquet sera pour la fille du peuple une société, un compagnon, un ami, qui égayera la chambre obscure, réjouira son regard fatigué, lui donnera du cœur à la besogne et la fera rêver peut-être des champs et des bois, du grand air et du soleil.

« Deux sous, les jolies violettes! qui veut des frais lilas? »

Et la marchande des quatre saisons s'éloigne à travers les rues, criant ses fleurs, poussant d'un bras infatigable la carriole embaumée dont elle est à la fois le trompette et le cheval!

N'est-ce pas le vicomte de Launay, c'est-à-dire la spirituelle Delphine de Girardin qui a raconté

dans un de ses feuilletons, cette touchante anecdote?

Un jour une femme encore jeune et belle traversant en équipage, un des faubourg de Paris, s'arrête devant une immense fabrique où jadis elle fut ouvrière. Un héritage inespéré, puis un riche mariage l'avaient faite grande dame.

Pensive et mélancolique, elle repasse dans son esprit les longues heures de fatigues et de travail, les jours pénibles et longs de sa dure enfance.

Tout à coup, à la porte de la fabrique, elle aperçoit, adossée à sa carriole, une vieille marchande des quatre saisons qui attend sans doute la sortie des ouvrières pour vendre quelques bouquets de violettes ou quelques branches de giroflées.

« Mais c'est la mère Brunot! observe l'ancienne ouvrière.

Elle descend de voiture, accoste la bouquetière, lui dit :

« Comment se fait-il, ma bonne femme, qu'à une heure aussi avancée, votre carriole soit encore remplie de fleurs? »

— Ah! ne m'en parlez-pas, ma petite dame, je ne suis plus jeune comme vous voyez; j'ai été malade tout l'après-midi et je me mets en campagne justement quand je devrais avoir vendu ma marchandise.

— Et pour combien avez-vous là de fleurs?

— Pour vingt-deux francs soixante-quinze; c'est la vérité pure, ma petite dame, la mère Brunot n'a jamais menti.

— Et bien, mère Brunot, je vous achète vos fleurs, toutes vos fleurs, les violettes, le réséda, les œillets, le chèvrefeuille, les giroflées, tout enfin et je vous en donne cent francs. Les voici.... »

La mère Brunot faillit tomber sur une borne.

« Mais, vous êtes un ange du bon Dieu!

— Non, mère Brunot, non; je suis tout simplement une ancienne ouvrière de cette fabrique, à qui vous fîtes plus d'une fois crédit d'un bouquet de roses; prenez donc ces cinq louis.

— Mais qu'allez-vous faire de cette charretée de fleurs? Elles n'entreront jamais dans votre voiture.

— C'est juste, mère Brunot; savez-vous combien il y a d'ouvrières dans la fabrique?

— Si je le sais, bonne dame! elles sont à peu près une soixantaine.

— Et bien! faites le plus vite possible soixante bouquets qu'à la sortie vous offrirez, de ma part, à chaque ouvrière de la fabrique. »

Et la jeune femme s'élançant vivement dans son coupé, au grand trot de ses chevaux et fouet claquant, disparaît comme une apparition féerique aux regards stupéfaits de la mère Brunot.

Pour en finir avec les bouquetières, il ne nous reste plus qu'à visiter les nombreux marchés aux fleurs de Paris.

V

Les Marchés aux fleurs.

Le campement des fleurs. — Marchandes et clients.
— La mère Pitois. — Les fleurs d'hiver. — La revanche du printemps.

Un espace désert et silencieux que dorent à peine les premiers rayons de soleil, où trotte en gazouillant un pinson matinal.

Tout à coup, des voitures arrivent en faisant crier les pavés, et des tentes se dressent comme par enchantement de tous côtés.

C'est le campement des roses et des marguerites, des violettes et des giroflées; un comptoir s'improvise entre deux chaises, et des pots de fleurs s'alignent tout du long, selon la taille des arbustes, en tuyaux d'orgues, comme des enfants sur un banc d'école.

C'est un marché aux fleurs, l'une des choses les plus curieuses et les plus charmantes de Paris.

Il n'y avait jadis que trois ou quatre marchés aux fleurs, aujourd'hui chaque quartier a le sien comme il a son église et sa mairie.

Rien de frais, de riant, de mouvementé comme ces halles aux fleurs.

Pour ceux qui n'ont pas d'emplottes à faire, c'est un lieu de promenade et de rendez-vous, c'est un tableau dont les yeux ne sauraient se lasser.

Les jours suivants, nous retrouverons les mêmes marchandes dans un autre quartier de Paris, où, de la même voix engageante et flûtée, elles vous offriront la même plante ou la même fleur.

Après la Madeleine, le Château-d'Eau, Saint-Sulpice, la place Lobau, le quai aux fleurs.

Rude est le métier de la marchande de fleurs. D'ordinaire, elle habite un village des environs de Paris, où elle cultive ses plantes; c'est là tout ensemble une pépinière, une serre et un jardin.

Dès quatre heures du matin, elle arrive dans Paris avec sa voiture chargée de pots, de caisses et de bourriches. Elle s'installe et débite sa marchandise parfois sous un soleil brûlant, un vent furieux ou des ondées ruineuses. Le soir, la voiture vient reprendre les plantes et les fleurs non vendues qui retournent à la campagne.

Avant de prendre congé des marchandes de fleurs, il convient de dire un mot de leur vénérable doyenne, Louise Pitois, morte en 1855, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, à Nanterre, qu'elle habitait depuis plus d'un demi-siècle.

Fille d'un jardinier du petit Trianon, elle avait souvent approché Marie-Antoinette, et la mère Pitois était naturellement plus royaliste que ses lis. Très intelligente et pleine de mémoire,

la mère Pitois aimait beaucoup à causer de Marie-Antoinette et de la Révolution.

« Je me souviens de la reine, disait-elle, comme si je l'avais vue hier. Un jour, une jeune dame m'ayant rencontrée à la porte du petit Trianon où je faisais la toilette d'un pied de lavande, elle me prit par la main et m'amena à la reine qui lisait sous un bosquet de chèvre-feuille.

» Comme j'étais fort propre et très gentille, Marie-Antoinette m'embrassa. La dame d'honneur qui m'avait présentée à la reine s'appelait mademoiselle de Lamballe. »

Deux ans avant sa mort, la mère Pitois avait vu s'obscurcir sa mémoire et sa raison. Dans sa douce folie, elle aimait à revivre les jours de son enfance au petit Trianon, attendait tous les jours Marie-Antoinette sur le seuil de sa maisonnette et causait en imagination avec sa jeune protectrice, la duchesse de Lamballe.

Aimant passionnément les fleurs, on la rencontrait dans les environs de Nanterre, portant dans ses bras un éternel rosier en pot, comme Grassot, de désopilante mémoire, pressait sur son cœur le fameux pot de myrthe du *Chapeau de paille d'Italie*.

Et quand on demandait à la vieille bouquetière ce qu'elle faisait de son rosier :

« Je le porte, disait-elle, à Marie-Antoinette. »

On raconte qu'à Sainte-Hélène, les dernières paroles de Napoléon agonisant, furent celles-ci : « France.... tête.... année.... »

La mère Pitois s'éteignit un soir d'automne sur un vieux banc de son jardin, en prononçant ces mots qui semblaient résumer le travail et l'affection de toute sa vie : « rose.... violette.... giroflée.... »

Passons aux serres de la Ville.

VI

Les Serres de la Ville.

Garde-plantes et garde-fleurs. — Maison d'été et maison d'hiver. — Les plantes officielles. — Les fleurs qui vont dans le monde. — Ce que pourrait dire un palmier. — Le lendemain du bal.

Les vastes serres de la Ville qui prochainement vont quitter Passy pour s'installer plus largement à Auteuil, alimentent de verdure et de parfum les squares, les parcs et les jardins. Ces serres sont la grande pépinière de la cité en même temps que son garde-plantes et son garde-fleurs.

Lorsqu'en sortant du Bois de Boulogne on pénètre dans les serres de la Ville, on se croirait transporté dans un coin de la Guyane ou du Brésil : Partout des palmiers et des cycas, des fougères arborescentes aux rameaux frêles et tombants, des bananiers superbes, des bam-

bous majestueux, des azalées aux vastes envergures, globes énormes de fleurs blanches ou roses; des magnolias aux senteurs énivrantes, des cactus prodigieux, des aloès qui ne fleurissent que pour mourir, des caoutchoucs au brillant feuillage, des lianes capricieuses et vagabondes qui s'élancent d'un arbre à l'autre, l'entortillant, serpentant, pour s'incliner et flotter dans l'espace comme la branche d'un saule.

C'est un tableau des tropiques, une échappée saisissante et pittoresque sur l'équateur, c'est l'Inde, c'est l'Afrique, c'est l'Amérique sous verre, j'allais dire sous un globe colossal.

Quelques-unes de ces belles plantes et de ces fleurs passent la saison d'hiver dans nos squares, emmaillottées avec une sollicitude maternelle, abritées soigneusement par des cabanes ou des guérites; les autres s'en reviennent jusqu'au printemps prochain dans les serres de Passy, où elles retrouveront, à l'abri des pluies et des vents glacés, la température du pays natal.

Elles ont ainsi leur maison d'été et leur maison d'hiver.

Les plantes et les fleurs de la Ville remplissent un autre office que celui d'orner nos squares, d'égayer nos parcs et nos jardins.

Elles sont destinées aussi à aller dans le monde, à briller dans les fêtes officielles, à répandre leur parfum aristocratique dans les grandes réceptions des ministères et des ambassades.

Grâce à elles, l'architecte improvise des galeries charmantes, tapisseries de feuillage, ponctuées de roses et de camélias, de jasmins étoilés de fleurs blanches, qui serpentent sur un treillage d'or et de clématites capricieuses, qui mi-

rent coquettement leur blonde chevelure dans l'eau des fontaines murmurantes.

Il y a tel palmier qui depuis trente ans, se promenant chaque hiver d'un salon à l'autre, a fait pour ainsi dire le tour du monde officiel et assisté dans sa caisse respectée à deux ou trois révolutions.

Que de choses il pourrait nous dire et nous apprendre, s'il pouvait parler! Que de confidences intimes et de secrets politiques ont été échangés sous ses rameaux discrets, aux sons favorables des orchestres.

Le lendemain de la fête, on peut voir le long des avenues ces plantes et ces fleurs mondaines, on pourrait dire administratives et politiques, se balancer tristement sur le chariot cahoté qui les ramène au logis, c'est-à-dire aux serres de la Ville.

Titubantes et fatiguées sur leur grossier véhicule, les rameaux pendants, les fleurs poudreuses et décolorées, on dirait de pauvres condamnées que l'on traîne à l'échafaud.

Un jour de soins et de repos rendra à ces fleurs mondaines leur parfum et leur éclat, mais il faut bien le dire, d'aucunes succombent aux fatigues de ces fêtes; elles contractent à la sortie du bal un mal terrible que l'horticulteur est impuissant à guérir, et quand le printemps arrive, elles s'étiolent et meurent: « elles aimaient trop le bal, c'est ce qui les a tuées. »

Après les marchés aux fleurs, les squares et les serres de la Ville qui les alimentent, il nous reste à parler des jardins aériens qui tapissent de fleurs les terrasses et les balcons des parisiens.

FULBERT DUMONTHEIL.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

LIVRES DE VOYAGES

DE

PARIS AU JAPON A TRAVERS LA SIBÉRIE

PAR ED. COTTEAU

Avec 28 gravures et 3 cartes : 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

Jamais on n'a tant voyagé, et jamais on n'a tant décrit le monde extérieur; les contrées les

plus ignorées du globe nous sont devenues familières, l'extrême Orient a vu soulever les voiles qui le cachaient, on connaît ou à peu près l'intérieur de l'Afrique, les terres Australes sont visitées, l'Amérique est familière aux Européens, et dans une seule annonce de journal, je compte jusqu'à douze ouvrages sur l'Annam, la Chine et le Japon. Un de nos plus spirituels collaborateurs, M. de Tinseau, nous a servi de guide dans une course au Cambodge, et voici un nouveau livr

sur le Japon, qui paraît aussi pratique que curieux. L'auteur voyageur s'est dirigé vers ce Japon, longtemps inconnu, par le nord, par la Sibérie, et depuis Bruxelles jusqu'à Yeddo, nous le suivons d'étape en étape, de ville en ville, de bourgade en bourgade, par les déserts de neige, par les déserts de sable, par les rivières et les fleuves, par la mer et jusqu'en vue des rivages accidentés du Japon. Mille traits curieux, mille peintures pittoresques émaillent et animent ce récit; il ne renferme ni curiosités historiques, ni appréciations morales, ce livre n'est pas un aperçu philosophique sur les peuples du nord et de la race jaune, il n'a d'autre prétention que d'être un guide amusant, utile, et quoique nous n'ayions pas grande envie, pauvres femmes que nous sommes, d'entreprendre un voyage de long cours aux bords de la Neva, du Volga, du Tobol, de l'Ourte, du fleuve Jaune et du fleuve Amour, nous suivons volontiers le gai voyageur dans ses pérégrinations lointaines; faites avec lui, elles paraissent tout à fait faciles et attrayantes.



VISITES AUX LIEUX SAINTS

Dans l'ordre des faits évangéliques

PAR M. L'ABBÉ FRANÇOIS AMODRU

Deux volumes illustrés.—Prix : 12 fr.; franco 13 fr.

Chez l'auteur, 17, rue de Valois.

Autre voyage et d'un genre tout différent, religieux, intime et tout à fait digne d'être signalé aux personnes pieuses. L'auteur, deux fois pèlerin de Jérusalem, décrit la Judée depuis Joppé jusqu'à la basilique du Saint-Sépulcre, en attachant à chacun des lieux célèbres qu'il a visités, les grands et touchants souvenirs de l'Evangile; on retrouve Jésus-Christ agissant, guérissant, enseignant et souffrant dans ces lieux, alors pleins de vie et de peuples, aujourd'hui, solitudes affreuses. On suit pas à pas l'homme-Dieu, on lit ses actes et ses enseignements, et des réflexions profondes, des prières tendres et confiantes achèvent l'heureuse impression produite par ces pages. Ce n'est pas un voyage, mais un pèlerinage, délicieux pour les cœurs religieux qui y puiseront de nouveaux aliments à leur ferveur. Autant le *Voyage au Japon* est terre-à-terre dans ses indications pratiques, autant les *Visites aux lieux Saints* ont d'élévation et de grandeur morale. Nous les recommandons vivement.



A TRAVERS L'EUROPE

PAR M. ROUTHIER

Deux volumes.

Les Canadiens ne peuvent oublier la France; soumis à l'Angleterre, ils demeurent attachés à la patrie et à la foi de leurs pères. Ces deux

volumes en sont la preuve; il est impossible de mieux parler de la France, de Paris et de compatir avec plus de piété filiale aux infortunes qui ont abaissé le front de cette mère chérie. L'auteur parle à merveille de tout ce qui intéresse la France, la politique qui la tue, la littérature qui pourrait être sa gloire, les bonnes œuvres qui sont son bouclier; ses vastes connaissances historiques et littéraires donnent un vif intérêt à sa pensée: il décrit les monuments et les sites, mais sans les isoler du passé, tout en vivant sous sa plume, et après avoir peint avec amour Paris et ses environs, il visite le beau midi de la France, dont il est si rarement parlé, il décrit Bordeaux, qui ressemble à Montréal moins le Saint-Laurent, Lourdes, qu'il a vue avec les yeux d'un voyageur chrétien, le Languedoc, la Provence; il raconte, il se souvient, il n'oublie rien, et les méridionaux doivent quelque reconnaissance à celui qui célèbre leurs contrées, aimée du soleil; Gènes attire l'Américain qui salue en quelques belles strophes le souvenir de Christophe Colomb; Rome inspire le catholique et Florence l'ami des arts. C'est par l'Italie que M. Routhier termine son voyage, commencé par la Grande-Bretagne; espérons qu'il réserve le reste de l'Europe pour une publication prochaine; nous le désirons, car ces deux volumes, plein d'imagination et d'idées, nous font souhaiter d'autres écrits de la même plume.

M. B.



LE FILS DE PIERRE LE GRAND

PAR M. MELCHIOR DE VOGUE

Encore une énigme de l'histoire, une des plus sombres et des plus tragiques; il faut remonter à l'époque mérovingienne pour rencontrer un fils de roi mourant par les ordres et peut-être par les mains de son père: Alexis fait songer à ce malheureux Chamm, brûlé vif par les ordres de son père Clotaire.

On connaît l'histoire prodigieuse de Pierre le Grand; l'énergie de sa volonté, la force de son intelligence luttèrent et contre lui-même et contre les éléments barbares, Tartares, Asiatiques dont il était environné: il voulut faire de la Russie une nation civilisée, en état de disputer le rang aux autres peuples de l'Europe, il voulut et il réussit. Il donna à son pays une armée et une flotte; il forma des soldats et des généraux; il introduisit les métiers et les arts de l'Europe dans ses villes tartares, il changea le costume national, et, sauf la religion grecque dont il était le pontife suprême, il métamorphosa tout autour de lui, et il créa, sinon la réalité, au moins l'illusion d'un empire civilisé au lieu de l'empire féodal et théocratique qu'il avait reçu de ses prédécesseurs. Son œuvre, incomplète et

grossière, réalisait cependant sa pensée ; il avait mis la Russie au rang des nations qui décident du sort du monde, il avait usé sa vie à cet immense labeur, mais pour que son œuvre durât, il fallait que son successeur héritât de sa pensée comme de sa couronne. Ce successeur est son fils Alexis, né d'Eudoxie Lapoukine, depuis longtemps répudiée. Ce fils, d'un esprit faible, avait subi l'ascendant de la noblesse, qui haïssait les innovations. Pierre le Grand comprend que son œuvre sera anéantie par ce fils en qui vivent les traditions barbares de sa race : il l'avertit, le menace ; ses lettres à cet héritier peu digne de lui, sont touchantes de patience et d'élévation d'esprit : « Voici, dit-il, ce qui me trouble : je ne suis qu'un homme sujet à la mort : à qui laisserai-je le champ que j'ai ensemencé et la moisson déjà grandissante ? A celui qui, comme le serviteur fainéant de l'Evangile, a enfoui son talent sous la terre. Rappellerai-je ton mauvais naturel et ton entêtement ? J'ai eu beau te gronder, te battre, rien ne m'a réussi, rien ne t'a amendé ; tu ne veux rien faire, si non festoyer dans ta maison, tandis qu'auprès de toi, tout va de mal en pis. Je pense à cela avec douleur, voyant que je ne puis te ramener au bien, et j'ai résolu de t'écrire ce dernier testament et d'attendre encore un peu que tu te réformes. Si tu t'y refuses, sois bien certain que je te rejetterai comme un membre gangrené... »

L'obstination de ce génie créateur fut dépassée par l'obstination de l'ignorance et de la paresse. Dans le livre distingué que nous analysons, cette lutte entre le père et le fils, les menaces du tzar, la fuite d'Alexis, la colère de Pierre, à la lecture d'un projet de gouvernement écrit par son fils sont admirablement retracées : « J'éloignerai tous les vieux, écrivait Alexis, je me choisirai de nouveaux serviteurs parmi les jeunes ; j'abandonnerai Pétersbourg et je vivrai à Moscou. Je détruirai la flotte. » Le tzar avait donc à choisir entre son fils et ses réformes : il n'hésita pas, il le força à revenir en Russie (sous promesse d'un pardon, perfidie barbare, indigne du réformateur) et aussitôt que le tzarowitz fut arrivé, il fut emprisonné, et son procès commença.

Le procès fut terrible ; le malheureux prince fut mis deux fois à la torture, et le tribunal que

Pierre avait composé des plus hauts fonctionnaires de l'État, le condamna à mort.

Comment mourut-il ? c'est là qu'est l'énigme : il est difficile de croire que Pierre le Grand ait coupé de ses propres mains la tête de son fils. Alexis périt-il dans les supplices, au fond d'un cachot ? mourut-il d'une apoplexie causée par la frayeur ? on l'ignore et un voile impénétrable est répandu sur les circonstances de cette tragédie. Ce qu'on sait, c'est qu'Alexis mourut, qu'à Moscou, à Pétersbourg les roues des bourreaux furent couvertes des membres de ses amis et de ses proches parents, et que son confesseur même eut la tête tranchée. « Pierre le Grand fut plus roi » que père, dit Voltaire à propos de ce drame, « il sacrifia son fils aux intérêts d'un fondateur » et d'un législateur... Si Alexis eut régné, tout eut été détruit... » La civilisation factice que Pierre le Grand inaugura sur les frontières russes les plus rapprochées de l'Occident, valait-elle d'être achetée par un acte aussi cruel ? on peut en douter. L'histoire de Russie est terrible à lire ; la véritable civilisation, née du christianisme, n'a pas inspiré les actes de ses princes, ni avant, ni depuis Pierre le Grand.

Digne du nom dont il est signé, le livre de M. de Vogüé est des plus intéressants ; nous le recommandons aux personnes sérieuses, et nous en comptons parmi nos lectrices.

M. B.

A MI-COTE

PAR M. J. VAUDON

Ce titre est heureux ; il nous dit ce que renferme le volume ; le poète, quoiqu'il ait les ailes de la foi, ne s'est pas élevé vers les hauteurs sublimes, il ne s'est pas abaissé non plus aux vulgarités de la vie, ni aux clameurs des passions ; il reste à mi-côte, entre la maison de famille, où l'enfant rit et joue, et la chapelle où la Vierge sourit sur son trône de fleurs. Les vers de M. Jean Vaudon sont faciles, harmonieux, ils ont le tour moderne, mais, Dieu merci, ils n'en ont pas l'esprit : il demeure chrétien, élevé et il attire du côté du ciel. Nous citons plus loin, page 299, deux pièces très différentes, charmantes toutes les deux.



A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

La Quarantaine le Roi.



A Trêve de Dieu ne fut respectée ni pendant assez longtemps ni par un assez grand nombre de seigneurs, pour que, dans l'intérêt de la couronne, les rois ne sentissent pas la nécessité d'établir la paix politique à côté de la paix de l'Eglise et de Dieu.

Lorsque la royauté se fut élevée au-dessus de la féodalité, les rois de France s'efforcèrent d'enlever aux seigneurs ce droit de guerre privée, en vertu duquel un gentilhomme pouvait se faire justice les armes à la main et promener dans le pays le meurtre et l'incendie (1). Voulant réprimer autant que possible l'abus de ce droit exorbitant, Louis IX promulgua à Pontoise, en 1245, une ordonnance qui établissait, comme l'avait fait déjà Philippe-Auguste, une trêve de quarante jours entre la famille de l'offenseur et celle de l'offensé, à partir du jour de l'offense. Cette trêve dite *la Quarantaine le Roi*, était ordonnée pour la sûreté des pays et des habitants du royaume, et pour que la vengeance ne pût pas frapper en trahison une tête innocente. Pendant sa durée, la guerre ne pouvait être que personnelle entre l'offenseur et son ennemi, lorsque ce dernier voulait absolument poursuivre son droit par l'épée et non par-devant la justice. Si, dans l'intervalle des quarante jours, quelqu'un des parents avait été tué, le meurtrier était puni de mort.

Désireux de substituer le droit à la force, Louis IX accorda même à celui des deux guerroyants qui se sentirait le plus faible, la faculté de suspendre les hostilités pour s'en remettre à la justice. Il devait alors requérir de son adversaire l'*asseurement*, c'est-à-dire l'assurance que ni lui, ni les parents et alliés qui avaient épousé

sa querelle, ne lui causeraient aucun tort dans sa personne ou dans ses biens, jusqu'à la décision de la justice. L'*asseurement* ne pouvait être refusé, et les seigneurs qui violaient leur parole étaient punis de mort : « *Et s'ils font dommage et qu'il en puisse être prouvé, est-il dit dans les Etablissements, ils en seront pendus.* » Vers la fin du XIII^e siècle, l'usage de l'*asseurement* prit un grand développement.

Enfin, par un édit de janvier 1257, rendu à Saint-Germain-en-Laye, Louis IX défendit toutes guerres et toutes perturbations sur les terres du domaine royal ; mais le moment n'était pas venu encore pour l'autorité souveraine de mettre la vindicte publique à la place de la vengeance privée : cette ordonnance ne fut pas plus observée que les défenses de l'Eglise, et il fallut attendre jusqu'à Louis XI pour que le droit de faire la guerre et de venger personnellement ses injures fût complètement enlevé à la noblesse de France.



La Sorbonne.

Robert de Sorbon (1201-1274) était un pauvre écolier qui ne parvint à faire ses études qu'en demandant l'aumône, et qui, à force de patience et de travail, fut élevé au sacerdoce, reçu docteur et pourvu d'un canonicat dans l'église de Cambrai. Ses sermons attirèrent sur lui l'attention de Louis IX, qui le nomma son chapelain.

Se souvenant sans doute des duretés de sa vie et des difficultés qu'il avait rencontrées dans le cours de ses études, Sorbon chercha les moyens de les épargner aux jeunes gens qui voulaient apprendre la théologie. Secondé par quelques ecclésiastiques de ses amis, par le roi, par la reine Blanche, et de hauts personnages, Robert de Sorbon se proposa d'établir une société d'ecclésiastiques séculiers, vivant en commun et uniquement occupés de donner des leçons gratuites. Par un acte du 21 octobre 1250, la reine Blanche, alors régente, céda « à maître Robert de Sorbon, chanoine de Cambrai, pour la demeure des pauvres écoliers, une maison qui avait appartenu à un nommé Jean d'Orléans, et les écuries contiguës dans la rue Coupe-Gueule, devant le palais des Thermes. » C'est là que fut fondée, en 1253, sur l'emplacement où elle est

(1) « Quand advenoit aucun incident de mort, de blessure ou de batterie, celui à qui l'injure avait été faite, ou ses parents, alloient trouver quelque parent des auteurs de l'injure, lequel demeurait loin du lieu où elle avait été commise, et ne savoit rien du fait, et, sitôt qu'ils le rencontroient, ils le tuoient, blessoient ou battoient, bien qu'il ignorât souvent que ceux de son lignage leur eussent fait injure. »
BEAUMANOIR. — *Coutumes de Beauvoisis.*)

toujours restée, cette Sorbonne qui servit à désigner plus tard la faculté entière de théologie, et qui était destinée à jouer un si grand rôle dans notre histoire politique et sociale.

Le chanoine Robert qui avait emprunté son nom au village où il était né, Sorbon, près Réthel (Ardennes), le donna au collège dont il était fondateur, et, après dix-huit ans d'expérience la *Congrégation des pauvres maîtres de la Sorbonne* reçut de lui ses statuts.

Les Sorbonistes étaient divisés en associés et en simples hôtes (*socii et hospites*), soumis les uns et les autres à des examens de réception. Les riches n'étaient pas exclus, mais ils devaient subir, pour entrer, les mêmes examens que les pauvres, et payer, au lieu de les recevoir, les cinq sous et demi parisis par semaine que l'on donnait aux boursiers; ils étaient dits associés non boursiers (*socii non bursales*). Les grades de bachelier, de licencié et de docteur n'étaient conférés qu'après de longues préparations et les épreuves les plus sérieuses.

La première dignité de la congrégation était celle de *proviseur*, dont Sorbon fut revêtu. Le second dignitaire était le *prieur*, choisi parmi les associés et élu à la fin de chaque année; il était chargé de la police de la maison, il présidait les assemblées générales de la société et signait tous les actes. Le soin de conserver les règles de l'institution était confié à quatre docteurs, choisis parmi les plus âgés; on les appelait *seniores*. Les procureurs, *procuratores*, s'occupaient des dépenses et des recettes de la maison, et en rendaient compte aux *seniores*. Parmi les professeurs, on distinguait les *lecteurs*, chargés d'expliquer les textes de l'enseignement; les *conférenciers*, qui présidaient aux discussions entre les clers, et enfin les *docteurs*, qui enseignaient en chaire la science théologique.

Ainsi organisée, après avoir été légalement constituée par lettres patentes du roi en 1255, et confirmée par des brefs du pape Alexandre IV, en 1259, la Sorbonne devint la grande école de la théologie scolastique au moyen âge; elle acquit une célébrité européenne; ses docteurs jouirent d'une réputation incontestée, et leurs décisions, il faut même dire leurs arrêts, exercèrent pendant des siècles une haute influence. « Sous tous les régimes, dit M. Vacherot, avec tous les princes et tous les pouvoirs, la Sorbonne fut et resta toujours le grand tribunal de l'autorité théologique. » Elle fut tour à tour révolutionnaire avec Etienne Marcel, Anglaise contre Jeanne-d'Arc, Bourguignonne avec Jean-sans-Peur, Guisarde avec la Ligue, espagnole contre Henri IV, monarchique absolue avec Richelieu et Louis XIV; mais toujours elle se sentit la force d'une magistrature, et rien n'ébranla sa puissance.

Au XVIII^e siècle, les bâtiments de la Sorbonne tombaient en ruine. Richelieu, ami et bienfaiteur

de la maison de Sorbonne, les fit reconstruire sur un plan beaucoup plus vaste (1629) et fit élever en outre la jolie chapelle (1635) où se trouve son mausolée, un des plus beaux ouvrages de Girardon. C'est, dit-on, à la vue de ce tombeau, que le tsar Pierre s'écria : « O grand homme ! si tu vivais je te donnerais la moitié de mon empire pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

La Sorbonne, telle que l'avait créée son fondateur, subsista jusqu'à la Révolution, époque où toutes les congrégations s'écroulèrent. « Les corporations connues en France, porte une loi du 18 août 1792, sous le nom de *Congrégations séculières ecclésiastiques*.... telles que les sociétés de Sorbonne et de Navarre... sont éteintes et supprimées. »

Il ne fallut rien moins que la grande Révolution pour renverser cette vieille puissance qui, pendant plus de cinq siècles, s'est appelée la Sorbonne. Quand elle fut disparue, les bâtiments où elle avait vécu furent destinés à l'Université impériale, fondée par décret du 17 mars 1808; et, sous la Restauration, une ordonnance du 29 janvier 1821 déclara que le *chef-lieu de l'Académie de Paris serait placé dans les bâtiments de la Sorbonne*. Les facultés de théologie, des sciences et des lettres y avaient été déjà installées, et lorsqu'on se rappelle les noms des savants philosophes, des historiens, des littérateurs qui, depuis quatre-vingt ans, ont professé à la Sorbonne, on se dit qu'un abîme sépare les deux corps enseignants qui se sont succédé dans cette maison, toujours vénérable et toujours illustre.



Les Quinze-Vingts.

Hospice fondé par Saint Louis, non loin du Louvre, pour trois cents aveugles (*Quinze fois vingt*), dans le bois où se réunissait la congrégation des pauvres aveugles. Les bâtiments furent commencés en 1254 par Eudes de Montreuil, architecte ordinaire du roi, et terminés vers 1260. L'emplacement sur lequel ils furent élevés porta plus tard, ainsi que le clos environnant, le nom de *Champ-Pourri*, à cause des eaux stagnantes et des immondices dont il était couvert.

Dix ans après, Saint Louis donna des statuts aux aveugles, en ordonnant que le nombre de trois cents soit toujours maintenu dans la maison et congrégation des aveugles, et qu'il serait pourvu aux vacances par son aumônier ou son successeur, ecclésiastique auquel il donnait le droit de surveiller, d'administrer et de faire tous les actes que comportait le gouvernement de la communauté. Déjà, l'année précédente (1269) le roi avait doté la maison d'une rente annuelle et perpétuelle de trente livres parisis pour le potage (*ad opus potagii*).

On a dit que Saint Louis avait fondé les *Quinze-Vingts* pour trois cents gentilshommes auxquels les Sarrazins avaient crevé les yeux, et qu'il avait ramenés de Palestine. Rien n'autorise à regarder cette tradition comme un fait historique. Joinville dit bien que Saint Louis fonda l'hospice pour quinze vingts aveugles qui demeuraient, tristes débris de la septième croisade dont les déplorable résultats sont suffisamment connus; mais cet historien ne dit pas que ces aveugles étaient des chevaliers laissés en otage aux Sarrazins et auxquels ceux-ci avaient inhumainement crevé les yeux (1). D'un autre côté, Rutebeuf, poète de l'époque, parle des *Quinze-Vingts* en termes trop peu respectueux pour qu'on puisse admettre que ses vers satiriques soient dirigés contre des chevaliers français frappés par le malheur :

Li roix a mis en un repaire,
Mais je ne sais pas pourquoi faire,
Trois cents aveugles tote à rote;
Parmi Paris en va trois paire,
Toteior ne finent que braire.

Une opinion plus vraisemblable est celle qui assigne pour cause première à la fondation charitable de Louis IX, la présence dans l'armée des croisés de ces ophtalmies malignes qui sont fréquentes sur la côte d'Afrique, et qui se terminent souvent par la cécité. La tradition des gentilshommes aux yeux crevés par les infidèles doit dater du *xvi^e* siècle, et avoir pour point de départ l'interprétation que l'on trouve dans des lettres patentes données au mois de mai 1546 par François I^{er}, et portant règlement de l'hospice des *Quinze-Vingts*.

« François, par la grâce de Dieu, roy de France, à tous présents et advenir salut et dilection... Comme de tout temps et ancienneté, pour la nourriture, hospitalité et entretenement, des povres mallades impuissans de gagner leurs vies, affluans en nostre royaume, païs, terres et seigneuries, aient esté par nous et noz prédécesseurs roys, fondés plusieurs lieux pitoiables, Maison-Dieu et hospitaulz, ez quels lieux ils sont reçus, nourris et alimentez, selon les facultez du revenu, ordonnance et statutz d'iceulz, entre lesquels lieux pitoiables auroit

(1) Et il fait faire la maison des Aveugles lez-Paris, pour y mettre les pauvres aveugles de la cité de Paris, et leur fit faire une chapelle pour ouïr le service de Dieu. » (*Mémoires*, chap. 142.)

esté, par feu nostre progéniteur le roy Saint Loys, fondez en nostre bonne ville et cité de Paris, la maison et hospital des 15/20 de Paris, en mémoire et recordation de trois cents chevaliers qui en son temps et règne eurent les yeulz crevés pour soutenir la foy catholique, etc., etc. »

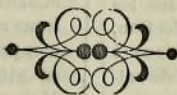
Cinq cents ans après sa fondation, l'hospice des *Quinze-Vingts* n'était plus au milieu des bois : il se trouvait situé entre le Louvre et le Palais-Royal, c'est-à-dire au centre de Paris et dans l'un des plus beaux quartiers. Aussi jugea-t-on profitable et salubre tout ensemble de vendre à la Ville de Paris (1) l'enclos et les anciens bâtimens de la communauté, et de transférer les *Quinze-Vingts* dans l'hôtel construit par Louis XV pour les mousquetaires noirs, rue de Charenton.

Les trois cents aveugles portaient le nom de frères; sans être astreints à la pratique d'aucune règle religieuse, ils étaient organisés conventionnellement et formaient une communauté. L'établissement resta placé sous la direction du grand aumônier jusqu'à la Révolution, qui le fit passer comme tous les établissemens de bienfaisance, sous l'autorité séculière. La grande aumônerie n'en reprit la tutelle que pendant la Restauration.

CHARLES ROZAN.

(A suivre.)

(1) « Une des rues ouvertes sur le vaste emplacement de l'hospice porta le nom de Rohan, en souvenir du cardinal de Rohan, alors grand aumônier de France, et, en cette qualité, administrateur de l'hospice. Le cardinal, à l'occasion de la vente des terrains, fut accusé de malversation. Cet homme, à qui il fallait de l'argent à tout prix, avait, malgré l'administration de l'hospice, vendu moyennant six millions des terrains qui en valaient plus de sept; mais un pot de vin de près de trois cent mille francs et un dixième dans la propriété l'avaient disposé à accorder de si belles conditions pour un marché où il était à la fois vendeur et acquéreur... Il destitua ensuite arbitrairement deux administrateurs, qui réclamaient contre ses opérations. Le Parlement intervint en faveur des opprimés; mais une déclaration du Conseil lui imposa silence. Rohan ne devait pas rencontrer la même indulgence dans l'Assemblée nationale. Les scandales de son administration furent dévoilés au grand jour, et le 7 avril 1791, un décret lui ordonna de rendre ses comptes. » (*Bibliographie universelle des frères MICHAUD*.)



CONSEIL

Lettre à une Belle-mère.



TOUJOURS l'éternelle question des beaux et des belles ! Eh quoi ! chère Laurence vous si prudente et si sage, vous avez recours à mes très faibles lumières, et vous plaignant de vos deux beaux-fils, vous pensez que j'aurai un remède sûr, efficace, infaillible, à vous présenter ! Plût à Dieu ! mais ce Dieu bon nous a donné lui-même, dans son Evangile, le secret de la concorde lorsqu'il a dit : *Bienheureux ceux qui sont doux ! Bienheureux les pacifiques.* Trouvez-moi donc un autre moyen de vivre avec le prochain, sinon d'exercer la patience et la bonté ? Vous voudriez que votre gendre Albert eût des façons plus distinguées, moins d'amour pour le cigare et les jolies petites liqueurs mêlées qui se débitent dans les cafés ; vous êtes l'écho de sa chère femme, qui se plaint (à juste titre) de tout ce que les tristes plaisirs du dehors dérobent d'intimité au foyer domestique. Vous avez raison, ces habitudes modernes sont déplorables, elles nuisent à la santé, à la fortune, à la dignité de la vie, mais espérez-vous ramener le coupable avec des sourcils froncés, des reproches et des réprimandes ? je ne parle pas ici de la femme : elle sait ce qu'elle peut et par quels moyens elle agira sur l'esprit de son mari, mais vous, chère amie, pensez-vous que d'autres armes que la douceur et l'affection puissent vous être utiles ? Qu'il vous trouve toujours, sinon riante, au moins affectueuse, qu'il n'y ait sur vos lèvres ni reproches, ni observations piquantes, ni dénigrement systématique de ce qu'il aime, que votre maison lui soit agréable, que jamais il ne puisse vous imputer d'avoir agi sur l'esprit de sa femme et d'avoir excité son mécontentement ; quoiqu'il vous en coûte, demeurez neutre entre eux, et si Marie se lamente, tâchez en la consolant, de l'exhorter à la douceur. Les criailleries n'ont jamais convaincu personne, et quand une femme a épuisé les moyens que fournissent la raison et l'affection, et ils sont nombreux, ce qu'elle a de mieux à faire, c'est d'attendre — et de prier — et de saisir le premier moment favorable, ce peut-être un malheur, une maladie par exemple, une perte

d'argent — pour essayer de ramener un mari à des habitudes plus sages. L'heure du chagrin est quelquefois l'heure de la sagesse. Que le vieux proverbe : Plus fait douceur que violence, soit toujours devant vos yeux.

Votre second gendre, M. Lucien de Chanzay, correct, discret, vrai gentleman, est plus imposant que le jeune Albert ; il ne va pas au café, il ne boit ni liqueur blanche ni verte, il vit dans un milieu social élevé, il a des habitudes distinguées, il est affectueux pour sa femme et soucieux de l'éducation de ses enfants, mais... où donc le *mais* ne se rencontre-t-il pas ? il est boutonné, mystérieux, il ne dit pas ses affaires, non, pas même à sa compagne, vous en concluez assez justement que tout n'est pas bon à dire et qu'il craindrait, s'il se confiait, des représentations ou des reproches. On vous a dit qu'il jouait à la Bourse, c'est fort possible et il n'est pas seul à le faire ; on vous a dit qu'il avait gagné une forte somme : tant pis, le succès l'engagera à recommencer.

Et tel qui rit vendredi
Dimanche pleurera...

Vous voudriez dans votre inquiétude maternelle, connaître le fond des choses ? lui seul pourrait vous en instruire et il n'en a pas la moindre envie... comment faire ? le questionner ? Vous l'impatienterez, et vous scellerez davantage encore cette âme qui refuse de s'épancher ; il ne faut pas forcer les serrures, on les brise et on n'est pas sûr de les raccommorder. Que faire pour obtenir un peu de cette confiance nécessaire aux rapports de la vie ? je n'ai qu'un seul remède : la bonté, c'est là, pour suivre ma comparaison, l'huile qui fait tourner les ressorts les plus durs. Montrez à M. Lucien, non seulement de la bonté, mais de l'ouverture de cœur : vous n'avez rien à cacher, vous ! parlez-lui de vos affaires, demandez-lui conseil, au besoin, chargez-le de faire un placement pour vous, agissez sans réticence et sans arrière-pensée, et peut-être que vous le ferez rougir de ses allures mystérieuses et qu'il comprendra qu'il n'est pas équitable de cacher sa vie à qui laisse voir au fond de la sienne. Mais surtout, de la bonté, de l'amitié, que tout soit franc et simple dans vos rapports avec lui

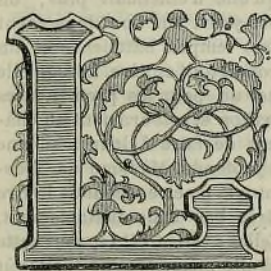
et que jamais une parole imprudente, une plainte, une remarque, ne viennent troubler l'harmonie entre sa femme et lui. Tenez, madame de Sévigné, cette mère tendre, idolâtre, a bien compris comment il faut agir avec un gendre ; elle aurait eu peut-être des reproches à faire à M. de Grignan : il dépensait beaucoup pour son amour-propre et son ambition, il la réduisait à des dures conditions, à des conditions humiliantes, à propos de dettes qui existaient avant son mariage avec la *plus jolie fille de France*, et pourtant, que d'égards, que de prévenances délicates de la part de madame de Sévigné ! non seulement elle honore son gendre, mais toute la tribu des Grignan lui est chère, et jamais parole discordante, échappée de sa plume agile, ne put choquer le *cher comte*. Les plaisanteries démodées, usées, des petits journalistes, des petits vaudevillistes, sur les belles-mères, ne s'appliqueraient guère à cette femme d'esprit et de cœur, qui aimait sa fille et respectait celui dont le bonheur de sa fille dépendait ; elle savait que les coups dirigés vers

le gendre retournent d'ordinaire vers la fille, en l'honneur de qui ils furent lancés ; si telle est la morale pratique et vulgaire, la morale évangélique vaut mieux, car elle vient de plus haut ; tâchons de la pratiquer, ma vieille amie, tâchons d'atténuer les torts de ceux qui nous entourent, de vivre en paix avec tous, même avec les gendres, qui ont, à nos yeux, le tort de nous avoir pris une part, une grande part de l'affection de nos filles... C'est la loi de nature, à laquelle nous ne pouvons rien ; la loi de Dieu veut que nous les aimions, quand même, et la raison nous engage à supporter silencieusement ce qui peut ne pas nous plaire et à ne pas faire naître des querelles, qui viennent pour un rien, et qu'on ne peut ni maîtriser, ni arrêter. Que de regrets pour une parole, que de repentir pour un mauvais procédé dont il était facile de s'abstenir, mais il est trop tard. On ne se repent jamais de s'être tu, dit l'*Imitation*, on ne se repent jamais d'avoir patienté : vous dites comme moi, n'est-ce pas, chère Laurence ? M. B.

BLUETTE

(SUITE)

XII



E jour de la fête de Camille, M. et madame de Tresserves vinrent à Aigues-Vertes avec leurs enfants comme ils l'avaient promis.

Le principal attrait de la fête était cette pièce que l'on devait

jouer sur un joli théâtre neuf.

Beaucoup de personnes du voisinage avaient été invitées pour le soir seulement, et presque toutes étaient venues ; néanmoins il y avait très peu de jeunes filles, Sabine s'assit près d'une portière, afin de pouvoir sortir sans bruit si la petite Maria venait à s'éveiller. M. de Tresserves et Suzanne tenaient les premiers rôles. Jouaient-ils bien ou mal ? Sabine n'eût pas su le dire. Elle remarqua seulement qu'ils avaient des costumes

Louis XVI d'une grande élégance, et qu'ils soulaient, minaudaient, chantaient, se disaient mille choses gracieuses et tendres.

Cela lui semblait étrange, mais elle n'en était point choquée. A la fin elle eut des distractions et considéra les spectateurs. Des femmes très parées chuchotaient, se penchaient, agitaient des flots de mousseline neigeuse et de soie chatoyante. Plus loin des jeunes gens se tenaient debout ; parmi eux elle aperçut Daniel Grey qui ne paraissait pas se divertir beaucoup. Il avait l'air de ne pas écouter, même il évitait de regarder la scène. A un certain moment, ses yeux se fixèrent sur Sabine ; elle l'examinait justement, leurs regards se croisèrent. Il y avait dans celui de Daniel une expression navrante ; la jeune femme en fut troublée.

« Comme il me regarde ! pensa-t-elle ; on dirait que je lui fais compassion. »

Elle n'eut pas le temps de réfléchir là-dessus, on vint lui dire tout bas que Mariette réclamait avec larmes son repas du soir. Elle se hâta de sortir, courut dans sa chambre, s'installa auprès du berceau et s'y trouva mieux que dans la salle

brillante et bruyante. Lorsque l'enfant se rendormit, la jeune mère s'approcha de la fenêtre et regarda le jardin éclairé par la lune. On distinguait nettement les massifs d'arbustes exotiques, et les larges allées dont les lignes fuyantes se perdaient dans le parc. Il y avait sous ces arbres tranquilles, dans ces chemins sablés, un silence attrayant. Madame de Tresserves en subit le charme, et voulut visiter seule, à cette heure de la nuit, les bosquets à l'ombre desquels elle avait joué toute petite fille. Laisant Maude auprès du berceau, elle mit une mantille et sortit gaiement.

Elle alla jusqu'à la lisière du parc, respirant avec délices la senteur amère qu'exhalait le feuillage déjà nuancé d'or et de pourpre. Le ciel était tout bleu, l'air tiède, et les rayons de la lune semblaient jeter de la poudre de diamants sur le sable fin des allées.

Elle se promenait d'un massif à l'autre, et partout elle retrouvait le souvenir de l'aïeule.

Voici le pavillon japonais tapissé de glycines. C'était une des retraites préférées de madame Sigrist. La chère aïeule qui se plaisait tant dans son petit cercle de famille, qu'eût-elle dit en voyant cette fête bruyante? Certes, lorsqu'elle avait fait venir Bluette pour lui tenir compagnie, elle ne prévoyait guère qu'un jour l'enfant frivole serait la maîtresse du château.

Madame de Tresserves appuya sa main sur la porte du pavillon; cette porte céda et la jeune femme entra rêveuse.

Sans hésiter, sans tâtonner, elle alla s'asseoir auprès d'une fenêtre qu'elle ouvrit. La lune très brillante donnait en plein; on distinguait les moindres objets. Sabine regarda d'abord les jeux d'ombre et de lumière dans l'immense jardin, puis ses yeux se fixèrent sur le château. Les salons étaient éclairés, on dansait maintenant; l'orchestre jouait une valse allemande; le rythme en était doux et triste, il plut à Sabine, elle appuya sa tête au dossier du fauteuil et, immobile, elle écouta.

Elle était dans cette attitude depuis quelques minutes, quand un murmure de voix se fit entendre. Deux dames venaient s'asseoir sur un banc rustique adossé contre le pavillon, et se croyant bien seules, causaient familièrement.

« Ma chère, disait l'une, ne trouvez-vous pas que mademoiselle Suzanne et M. de Tresserves ont joué leurs rôles admirablement bien? Quelle verve, quel naturel, quelle assurance!

— Oh! repartit l'autre, ce n'est pas seulement sur la scène que mademoiselle Suzanne montre de l'assurance. Tousjours et partout elle a un ton, des manières... c'est inouï!

— En effet, je crois qu'elle s'émancipe un peu trop.

— Dites qu'elle se perd de réputation.

— Vous vivez dans la solitude, ma chère Cécile; si vous êtes ici ce soir c'est par exception,

vous ignorez donc jusqu'à quel point cette demoiselle se compromet. C'est déplorable! Déjà les jeunes filles l'évitent pour obéir à leurs mères; bientôt les honnêtes femmes la fuiront aussi.

— Oh!

— Non, Cécile, il ne faut pas dire : oh! et secouer la tête, c'est ainsi. La pauvre fille s'attire le blâme public; mais elle s'en moque comme de Colin Tampon. L'avez-vous vue coqueter aujourd'hui avec M. de Tresserves?

— Coqueter avec M. de Tresserves! Que voulez-vous dire, Anna?

— Je veux dire, ma chère, que Suzanne s'occupe beaucoup de M. de Tresserves, et que celui-ci est bien empressé auprès d'elle. Voilà tout.

— Et madame de Sennerive ne s'en aperçoit point?

— Ah! ceci, je l'ignore. Toutefois de mauvaises langues prétendent que madame de Sennerive sait fort bien ce qui se passe, et n'en est pas fâchée, trouvant avec raison que M. de Tresserves est un excellent parti pour Suzanne qui n'a pas de dot.

— Comment donc, un excellent parti! Quand on aura rétabli le divorce alors.

— Non, quand M. Albert sera veuf, ce qui ne peut tarder; sa malheureuse femme est dans un état de consommation des plus alarmants. Nous la regardions il y a quelques heures, elle fait pitié! Pauvre Sabine! elle a hérité de la maladie de sa mère et s'éteindra comme elle, sans grandes souffrances.

— Mon Dieu! croyez-vous?

— Tout le monde le croit, hélas! et tout le monde le dit. Cela saute aux yeux. L'infortunée n'a plus que quelques mois à vivre... un an peut-être... »

La conversation continua, mais Sabine n'en apprit pas davantage, elle venait de ressentir une telle commotion qu'elle n'entendait plus; un voile était devant ses yeux, un bourdonnement dans ses oreilles, ses tempes battaient, et un grand frisson la secouait tout entière. Lorsqu'elle parvint à se calmer un peu, les promeneuses s'éloignaient du pavillon et retournaient au château. Elles venaient de faire à leur insu une blessure cruelle et profonde. Madame de Tresserves appuyée contre la fenêtre, écoutait le rire de ces femmes et, très bas mais distinctement, elle répétait ce qu'elles avaient dit là, sous cette croisée, se parlant à elle-même comme si elle eût glissé ces mots effrayants à l'oreille de quelqu'un. Elle n'en oubliait aucun, tout était gravé dans sa mémoire, dans son cœur, dans sa tête en feu.

Ainsi donc, elle était atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, chacun le savait, chacun disait qu'elle allait mourir et que son Albert...

Elle s'arrêta, essayant de douter. Albert l'aimait assez pour qu'elle défiât toutes les coquetteries de Suzanne. Tant qu'elle vivrait personne ne lui ravirait le cœur de son mari. Mais si l'au-

tre chose était vraie? Si elle n'avait plus que peu de mois à passer sur la terre?

Le malheureuse femme n'était que trop disposée à le croire. Depuis quelques temps elle était bien languissante, parfois elle se demandait si sa mère ne lui avait pas transmis le germe d'une maladie fatale; mais ses amis la rassurèrent en lui montrant les fatigues et les soucis de la maternité comme la seule cause de ce grand malaise, elle s'endormait alors dans une sécurité trompeuse. Tous les poitrinaires sont ainsi : ils ne voient pas la gravité de leur mal et se bercent d'illusions jusqu'à la dernière heure.

Sa dernière heure! se séparer de ses enfants après ce qu'elle venait d'entendre! Elle eût voulu les emporter tous trois dans la tombe. C'eût été moins affreux que de les abandonner à Suzanne. Car Suzanne deviendrait leur mère, il fallait s'y attendre. Si madame de Sennerville avait résolu de marier sa sœur à M. de Tresserves, ce mariage se ferait assurément.

L'imagination épouvantée de Sabine n'alla pas plus loin. Ne pouvant plus supporter l'amertume de ses réflexions, elle sortit du pavillon toute frémissante et revint au logis d'un pas saccadé, sans lumière et, sans s'adresser à personne, elle monta dans sa chambre. La petite Maria dormait paisiblement. Maude, qui cousait sous l'abat-jour de la lampe, se leva en voyant entrer sa maîtresse et fit une exclamation.

« Oh! ciel, madame serait-elle malade? »

Sabine ne répondit point, s'approcha d'une glace et regarda sa figure amaigrie. Comme elle avait bien le teint des phthisiques, les pommettes rouges, les lèvres décolorées!

Elle frémit encore et se jeta dans un fauteuil.

Maude s'approcha très inquiète. Certainement, madame est souffrante.

« Ça se voit, n'est-ce pas? dit Sabine. En effet je souffre beaucoup, et je voudrais me mettre au lit. Allez chercher les enfants. »

La bonne se hâta d'obéir et chemin faisant elle sonna l'alarme. Albert, Camille et Suzanne accoururent. En les apercevant ainsi réunis, madame de Tresserves baissa la tête, elle craignait de voir briller une joie cruelle dans les yeux de Suzanne.

« Qu'avez-vous? dit Albert. Vos mains sont brûlantes et ce frisson... Un peu de fièvre, n'est-ce pas? Le voyage, le bruit, le mouvement vous auront fatiguée. »

— Oui, répondit-elle d'une voix brève, tout me fatigue, me rend malade. J'ai eu tort de venir, je ne suis bonne qu'à garder le coin du feu.

— Qu'est-ce donc? s'écria M. de Sennerville qui entra effaré. Ma chère enfant, tu es souffrante? Je t'amène un médecin, toutefois j'espère qu'il n'en est pas besoin, si ce n'est pour nous rassurer. Venez, Daniel, et dites-nous vite qu'il ne s'agit que d'un léger malaise.

— Oh! Monsieur le dira certainement », répliqua Sabine avec un sourire amer.

Le jeune homme s'approcha, l'examina, lui prit la main.

— En effet, Madame, murmura-t-il, je ne vois rien de grave.

— Tous les médecins me parleront ainsi jusqu'à mon dernier jour; mais je sais bien ce que pense celui-ci, et pourquoi dans la salle de billard il me regardait d'un air de compassion, se dit la malheureuse femme. »

Et une larme brûlante tomba sur sa joue; mais personne ne s'en aperçut. Maude entraient amenant Georges et Lucien. La jeune mère leur tendit les bras, les serra sur son cœur, longuement, passionnément, avec le regard inquiet, le geste brusque, l'air défiant de l'avare dont on convoite les trésors.

XIII

Madame de Tresserves garda le lit pendant quelques jours, puis il y eut du mieux, un mieux trompeur, pensait-elle, et effectivement elle demeura assez languissante; mais le vieux médecin de la famille affirmait que cette lassitude passagère ne tarderait point à disparaître.

Au reste, on lui faisait suivre un régime fort doux, et cela encore lui enlevait toute espérance. Elle lisait en secret des ouvrages de médecine, et elle voyait bien qu'on lui prescrivait ce qu'on prescrit aux phthisiques, qu'on lui défendait ce qu'on leur défend. Elle pouvait se promener dans son jardin à toute heure du jour, mais on ne lui permettait pas de sortir après le coucher du soleil, et elle se disait : Le serein est si dangereux pour les poitrinaires!

Sabine avait regu avec plaisir les visites de Daniel Grey, et lui, à cause d'elle, avait prolongé son séjour à Aigues-Vertes; mais lorsqu'elle fut en pleine convalescence, il voulut absolument partir. Avant de s'éloigner il alla voir une dernière fois la malade.

« Vous retournez à Paris? lui dit-elle. »

— Non, madame, puisque nous sommes près de la Suisse, je vais la visiter, ensuite je me fixerai à Tours, ma ville natale. Je ne tiens pas à habiter Paris désormais, et je n'ai plus de motifs pour y établir ma résidence. »

Sabine le regardait avec intérêt.

« Lui aussi est malheureux, pensait-elle », et lorsqu'il prit congé, elle dit tristement :

« Adieu, Monsieur, et pour toujours, je n'espère pas vous revoir. »

Il hésitait à répondre, mais Sabine crut qu'il l'avait comprise et à dater de ce jour sa tristesse augmenta. On n'avait pas voulu qu'elle continuât à nourrir sa petite fille. Un mois auparavant elle en eût été désolée; à cette heure elle

s'en applaudissait, et c'est avec une satisfaction réelle qu'elle avait vu arriver à Tresserves une belle et fraîche nourrice Mâconnaise.

Chaque jour M. de Sennerive venait à Tresserves et parfois il proposait d'emmener Georges et Lucien à Aigues-Vertes.

Sabine faisait des objections, mais M. de Sennerive s'étonnait qu'on lui refusât ses petits-fils.

Madame de Tresserves soupirait et laissait partir ses bien-aimés.

Un soir, Georges entra enthousiasmé en agitant un jouet qu'il tenait à la main.

« Maman, maman vois donc le beau polichinelle ! C'est ma cousine Suzanne qui me l'a donné. Elle l'a fait venir de Paris exprès pour moi. Théobald a eu le pareil, mais il l'a cassé tout de suite. Si tu savais comme nous nous sommes amusés ! J'ai monté à cheval, Théobald aussi. Oui, mère, j'étais sur le cheval noir de Suzanne, elle me tenait dans ses bras ; le cheval allait vite, vite. Et les arbres aussi allaient vite au bord du chemin ; je n'avais pas peur du tout. Théo avait un peu peur ; il se pressait contre bon papa ; il était sur Bertram, le cheval de grand-père, tu sais ? Mais Bertram n'allait pas si vite que nous ; Suzanne n'aime pas qu'on la dépasse. Elle m'a promis qu'une autre fois nous irions encore, et nous galoperions jusqu'à la forge. Quand est-ce, une autre fois ? Pas demain, dis ? Moi je voudrais que ce fut demain, je voudrais aller tous les jours à Aigues-Vertes. »

Sabine écoutait avec une tristesse morne ce récit naïf. Chaque mot de l'enfant enfonçait un glaive dans le cœur de la mère. Elle se représentait le petit Georges dans les bras de Suzanne, et songeait à cette légende allemande : ce mauvais génie qui enlève un enfant sur son cheval noir.

Dans sa douleur elle perdit la tête, saisit le jouet, et le jeta au feu d'un geste brusque, inconscient, désespéré. Georges poussa des cris aigus, et alors seulement elle se rendit compte de ce qu'elle venait de faire.

Très affligée de n'avoir pas su se contraindre, elle essaya de calmer l'enfant.

« Mon Georges, mon petit bien-aimé, ne pleure pas ; je t'achèterai d'autres joujoux beaucoup plus jolis.

— Non, non, je veux celui-là, rends-le moi, ou je dirai à Suzanne que tu l'as jeté au feu. »

Elle pâlit ; son fils n'eut point osé lui parler ainsi quelques semaines auparavant. Comme il se gâtait dans la compagnie de Théo ! Elle voulut prendre un ton sévère, mais M. de Tresserves entra ouvrit la porte.

« Mon Dieu, Sabine, qu'est-ce donc ? Cet enfant a été si tranquille tout le jour, et à peine de retour à la maison il fait un vacarme effroyable. Apaisez-le, je vous en conjure, j'ai des lettres à écrire. »

Etil referma la porte.

Georges s'était tû et étouffait de gros soupirs ; Sabine lui tendit les bras.

« Mon fils, vient m'embrasser.

— Non, dit-il avec une rancune enfantine, j'aime mieux Suzanne, voilà ! »

Elle se leva indignée, terrible. A ce langage, elle ne reconnaissait plus son enfant. Et lui, ne reconnaissait pas sa mère, jamais il ne l'avait vue ainsi. Elle ne lui dit rien pourtant, fit venir la bonne, et se retira sans regarder le petit coupable.

Ce soir-là, elle pleura beaucoup, la pauvre Sabine, et Dieu sait si ses larmes furent amères.

Néanmoins avant de se coucher elle voulut revoir l'enfant. Le pauvre petit devait avoir l'esprit occupé car il se tournait, se retournait, rejetait sa couverture, mettait à nu ses pieds mignons. Peut-être rêvait-il des plaisirs du jour, de ce cheval noir à la course rapide...

Sabine se pencha doucement, pour arranger le petit lit qui était fort en désordre ; mais deux larmes qu'elle ne put retenir tombèrent lourdes et chaudes sur les joues du dormeur. Il ouvrit les yeux, se souleva, noua ses bras autour du cou de sa mère et serra bien fort. Pendant quelques minutes, ils se tinrent embrassés ; Sabine pleurait, mais sans amertume cette fois, et Georges lui disait à voix basse de petites phrases naïves, caressantes, dans lesquelles il mettait tout son cœur ; il semblait comprendre qu'il avait blessé cruellement sa mère.

XIV

Il pleuvait, des bandes de corbeaux venaient du Nord, annonçant l'hiver, un vent froid, impétueux, chassait des nuées sombres qui se renouvelaient sans cesse, les arbres gémissaient en se tordant sous les rafales, et les feuilles jaunies tourbillonnaient dans la plaine déserte. Le temps était fort triste et chacun en subissait l'influence.

La femme de chambre de madame de Tresserves arrangeait d'un air maussade, le petit salon tendu de soie de Chine. Après avoir fait un grand feu, rempli de fleurs nouvelles les vases et les jardinières, posé sur une table des livres qui sortaient de l'imprimerie, elle ferma les persiennes, laissa retomber les rideaux devant la fenêtre et alluma les lampes. Il n'était pas nuit encore, mais le temps était si bas qu'on y voyait à peine. Lorsque tout fut en ordre, Sabine entra coquettement vêtue.

Sa toilette n'était point une toilette de malade ni de convalescente. Avait-elle donc oublié ses craintes, reconquis le bonheur et la santé ? Hélas non, mais comme elle se sentait sinon plus forte, du moins plus courageuse, elle voulait retenir

Albert à la maison, lui faire aimer son logis et l'avoir tout à elle jusqu'à la fin.

Pensive, elles s'assit auprès du foyer et demanda ses fils. Ils vinrent en courant et la regardèrent avec surprise.

« Oh! maman, ta belle robe! » fit Georges, pendant que le petit frère saisissait à pleines mains la jupe de velours, et se frottait les joues avec l'étoffe si douce au toucher.

Madame de Tresserves les enlaga tous deux dans ses bras et dit à Georges :

« Tu la reconnais donc ma robe? Cependant je ne l'ai mise que trois fois, et il y si longtemps! C'était à Paris l'hiver dernier. »

L'enfant secoua la tête.

« Je ne sais pas si c'était l'hiver dernier, mais je me rappelle bien t'avoir vue habillée comme aujourd'hui. Il y avait beaucoup de monde à la maison, bonne maman de Tresserves y était aussi, et tu avais mis ce nœud rouge dans tes cheveux. Je me suis couché tard, on a fait de la musique; mon frère dormait, lui.

— Non, cria Lucien, j'ai vu aussi; est-ce vrai, maman? »

Sabine les embrassa.

« Puisque tu as si bonne mémoire, mon petit Georges, tu te souviendrais de moi, n'est-ce pas, si tu ne me voyais plus? dit-elle toujours préoccupée de sa mort prochaine. »

Il la regarda stupéfait.

« Si je ne te voyais plus!... »

— Oui, si j'allais bien loin, bien loin.

— J'irais avec toi, mère.

— Mais si cela ne se pouvait pas.... supposons que je sois forcée de partir seule. »

Il se jeta sur elle.

« Je ne veux pas; ne le dis plus, je ne veux pas que tu t'en ailles.

— Calme toi, mon enfant; je n'affirme pas que je m'en irai; je demande ce que tu ferais si ce malheur arrivait, tu ne m'oublieras point, j'en suis sûre.

— Si, oh si, je t'oublierais et je ne t'aimerais plus! Mais puisque c'est pour rire ce que tu dis, n'en parlons plus, veux-tu, maman? »

Elle soupira et les regarda avec une tendresse indicible. Georges avait raison, il fallait parler d'autre chose.

Elle se leva, leur donna des joujoux, les installa dans un coin du salon, et leur dit que s'ils étaient sages, s'ils jouaient paisiblement sans cris, sans discussions, elle irait leur réciter de beaux contes le soir pour les endormir. C'était leur promettre une grande récompense; ils déclarèrent donc qu'ils seraient tranquilles comme des images, et au même instant M. de Tresserves parut sur le seuil.

« Quoi! dit-il vous avez déjà fermé les rideaux et allumé les lampes? c'est une heureuse idée: ne voyant plus ce vilain temps on l'oublie. Mais

qu'il fait bon chez vous! Le beau feu clair! si j'avais su je serais descendu plus tôt. »

Il embrassa les enfants et parut étonné en voyant la toilette de Sabine.

« Est-ce que vous attendez quelqu'un, ma chère amie? »

— Non, dit-elle négligemment, mais mes robes restent inutiles au fond des armoires. A présent que je vais bien, je suis fatiguée des peignoirs.

— Moi aussi, dit naïvement Albert, et j'aime le velours. Si je savais faire autre chose que le paysage, je voudrais vous peindre telle que vous êtes ce soir.

— Ah oui! s'écria-t-elle vivement, essayez, je vous en prie. Je suis convaincue que vous réussiriez et vous me feriez tant de plaisir! »

Il sourit d'un air modeste.

« On pourrait essayer, comme vous dites. Ce serait une distraction pendant ces tristes journées de pluie. »

Il marchait en parlant et s'approcha des petits garçons.

« Comme ils sont sages ce soir! fit-il. Mais où est Mariette? »

— Elle dort encore. La nourrice nous l'apportera après dîner. On l'a couchée tard.

— C'est une bonne habitude à prendre repartit M. de Tresserves. Voici l'heure où je me repose, et l'on est si tranquille aujourd'hui! »

Il s'assit auprès du feu et causa longtemps avec Sabine. Georges et Lucien continuaient à jouer dans leur coin; la mère ne paraissait point s'occuper d'eux, cependant elle ne les perdait pas de vue et quand ils élevaient trop la voix, elle leur faisait de petits signes, auxquels ils répondaient par des sourires mystérieux.

A la fin M. de Tresserves se leva et reprit sa promenade autour du salon.

« Les jolies fleurs! dit-il, cela fait plaisir à voir. L'autre jour elles étaient toutes fanées. »

Sabine se récria.

« L'autre jour? Oh non, Albert; depuis un mois il n'y a eu ici que des fleurs très fraîches.

— Depuis un mois; vous croyez? Au fait, c'est possible; mais je suis sûr d'en avoir vu quelquefois qui eussent pu figurer dans un herbier. »

Il s'arrêta devant la table et examina les livres.

« Mais ce sont des ouvrages nouveaux. Depuis quand les avez-vous? »

— Depuis quelques heures seulement. Vous paraissent-ils intéressants? »

— Mais oui, répliqua-t-il en retournant s'asseoir auprès du feu pour feuilleter un des volumes. »

Sabine ouvrit le piano et promena ses doigts sur le clavier.

« Ça ne vous empêche pas de lire, Albert? »

— Nullement. Tapez tant qu'il vous plaira, je n'entends pas, je suis tout à mon livre. »

Elle joua pianissimo pendant quelques minutes,

puis elle commença un accompagnement très doux, et chanta une des jolies mélodies de Schubert. En finissant elle se tourna vers le foyer : Albert avait fermé son livre, il écoutait.

« Quelle voix touchante vous avez, Sabine, murmura-t-il. »

Elle se prit à rire.

« Vous devez la connaître depuis longtemps, ma voix.

— Mais non, je vous assure. Est-ce qu'on vous entend fredonner autre chose que la romance favorite de votre aïeule :

En attendant sur mes genoux,
Ange des cieus, endormez-vous.

Ou :

Dans l'étable bien close,
La poule à crête rose
Ira pondre un coco,
Si bébé fait dodo.

Cette chanson de nourrice rompit la trêve ; les enfants la répétèrent à tue-tête, et se mirent à courir en bousculant tout sur leur passage.

Heureusement on vint avertir que Madame était servie, la situation fut sauvée. Georges et Lucien étaient admis à la table de famille, depuis qu'ils savaient se tenir assis sur leurs chaises hautes. Cette habitude avait ses avantages et ses inconvénients ; Sabine ne voyait que les premiers, Albert appréciait les seconds ; mais ce soir les deux petits furent d'une sagesse exemplaire.

Il y avait plus de luxe que de coutume dans la salle à manger chaude et brillamment éclairée ; les fleurs embaumaient, la vaisselle plate étincelait, les mets étaient recherchés et choisis.

« Oh ! oh ! dit Albert, c'est vraiment fête.

— Non, répartit Sabine, mais il faut bien mettre les choses en harmonie. Avec la toilette que j'ai faite, je ne puis pas me contenter d'une poule au riz et d'une nappe de chanvre. »

M. de Tresserves approuva et le repas fut très gai.

Ils en étaient au dessert, quand on remit une lettre à Sabine.

« Madame, c'est le cocher de madame de Sennerive qui l'apporte, il est venu exprès. »

Etonnée, elle décacheta la missive, la parcourut d'un regard rapide et la passa à son mari.

« Mes chers enfants, écrivait plaisamment la jeune belle-mère, nous nous proposons de faire

un petit voyage, et je désire de tout cœur que vous puissiez nous accompagner. Il s'agit d'aller tirer des bécassines et des pluviers à Saint-Aubry. En ce moment le gibier abonde, et j'ai décidé votre père à aller passer deux ou trois jours là-bas. Il faut absolument venir, ma bonne Sabine ; vous pouvez, je suppose, vivre loin de vos enfants pendant trois jours. Je vais bien quitter mon petit Théo ! Apprêtez-vous vite, je vous donne trente-six heures, pas plus. Votre père qui désire s'arrêter à mi-chemin, chez un ami, partira demain à dix heures ; mais Suzanne et moi nous ne nous mettrons en route qu'après demain et nous irons vous prendre. Il n'y a pas de ligne ferrée, vous savez, nous aurons notre voiture, et vous la vôtre, s'il vous plaît, afin que nous puissions caser, dans l'une et dans l'autre, ceux de nos invités qui n'ont pas d'équipages. Suzette assure que le temps sera superbe, elle a vu ça dans la lune. Je la crois sur parole et j'emporte de jolies toilettes. Faites de même chère Sabine, on ne sait pas ce qui peut arriver : si tous nos amis acceptent l'invitation, nous serons nombreux, et l'on danse aussi gaiement sur le plancher d'une chambre rustique, que sur le parquet d'un salon. »

« Est-ce que vous avez envie d'aller à Saint-Aubry, ma chère Sabine ?

— Oh ! Albert, quelle question ! Je ne le puis ni ne le désire ; mais vous irez, vous.

— Ma foi, non ; je m'en garderai bien. Faire douze lieues en voiture par un temps pareil, lorsqu'on est si heureux chez soi ! Le beau plaisir ! »

Ces mots allèrent au cœur de Sabine ; néanmoins elle crut devoir insister.

« Mais, Albert, que diront ces dames ?

— Tout ce qu'elles voudront, ma chère amie. Ces dames sont charmantes ; mais, puisqu'il faut choisir entre vous et elles ; entre leurs divertissements excentriques et notre doux logis, je garde le coin du feu sans balancer. Aussi bien, j'ai hâte de commencer le portrait dont nous parlions tout à l'heure. »

Ce soir là, Sabine fit une prière bien longue et bien fervente, suppliant avec larmes la Divine Providence de la laisser vivre encore, de ne pas la séparer de ceux qu'elle aimait, qu'elle s'efforceraient de rendre si heureux.

MICHEL AUBRAY.

(La fin au prochain numéro.)

Mosaïque

La duchesse de Bourbon avait fondé à Paris un hospice pour seize vieillards ; rien ne manquait à cet établissement, sauf de l'eau, et elle faisait creuser à grands frais, pour en trouver.

Quelqu'un la plaignait de la dépense que ces recherches occasionnaient : « Il y a tant de verres d'eau dans un puits ! » dit une jeune fille qui se souvenait du verre d'eau de l'Évangile.

CAPRICE

Toujours du bleu, c'est monotone
Je préfère à l'été l'automne :

Et vous ?

L'automne a des reflets si doux ;
Rose est le ciel, le ciel est pâle,
Il est turquoise, il est opale ;
L'automne a des reflets si doux !

Toujours Poiseau, c'est monotone,
Je préfère à l'été, l'automne
Et vous ?

La flûte a des refrains si doux !
Si doux qu'un soir, à la veillée
On dirait un bruit de feuillée :
La flûte a des refrains si doux !

Toujours l'été, c'est monotone,
J'aime l'hiver après l'automne
Et vous ?

Dans les grands bois hurlent les loups.
Le vent glacé noircit la branche,
Il a neigé, la terre est blanche...
Le coin du feu sera si doux !

LE MOUSSE

En Orient. La nuit. — Les tranquilles étoiles.
Flottent, vaisseaux d'argent, dans l'immobile azur,
Et sur la mer immense, un brick aux blanches voiles
Vogue, le cap tourné, vers le pays d'Assur.

Le tillac est désert. Seul, debout, le pilote
Interroge le vent et la vague et le ciel...
C'est bien ! courage. « Allons, le vent fait sa pelote »
Dit-il, en son patois aussi doux que le miel.

Tout à coup, une voix d'enfant, ou mieux une âme
(Telle, la voix des mers dans les temps fabuleux,)
Vibrante, désolée, éclate en jets de flamme
Dans la sérénité du Ciel et des flots bleus.

C'était le mousse, assis près de l'ancre maîtresse
Qui jetait dans la nuit ces notes de cristal,
En soupirs, en sanglots, le cri de sa détresse.
Le pauvre enfant songeait au cher pays natal.

Ces deux Poésies sont extraites du livre de M. JEAN VAUDON : *A Mi-côte*,

L'ÉTOILE DES ROIS MAGES

(SUITE ET FIN)



Un mois s'écoula sans amener d'incidents nouveaux. M. de Bruci avait fait un voyage à Lyon, mais à peine était-il de retour, qu'il parlait d'acheter la propriété qu'habita autrefois lord Byron, sur les bords du lac, et d'y établir une maison de santé exclusivement aristocratique.

Mademoiselle Véra faisait atteler chaque jour depuis son arrivée, et, rencontrant le baron sur le quai des Anglais, se promenait à ses côtés. Ils formaient un très beau couple et l'élégance

de mademoiselle Issoupof attirait les regards.

Une pauvre femme, tenant un enfant dans les bras, ne quittait pas des yeux les deux promeneurs. Ma tante en fit la remarque, se souvenant qu'elle avait aperçu deux fois cette infortunée dans l'antichambre de l'oculiste.

Elle ne s'étonna donc pas en voyant la femme s'approcher de la voiture où venait de monter mademoiselle Issoupof, et tendre à l'héritière une lettre, en balbutiant quelques mots de supplication.

« Qu'est-ce donc, chère Hertha ?

— Une demande de secours, sans doute.

— Elle est accordée d'avance ; je suis trop heureuse pour refuser une aumône. Jamais la

vie ne m'a semblé si douce qu'à cette heure. Lisez-moi cette lettre. »

C'est dans cette sereine disposition d'esprit que pendant le trajet de Genève à la villa des Lilas, mademoiselle Véra écouta la lecture de la pétition écrite par la pauvre femme.

Ici, je suis forcée d'arrêter le récit des événements pour faire connaître la vie nouvelle et les étranges sensations de mademoiselle Issoupof, depuis le jour où elle avait recouvré la vue.

Après sa longue cécité, la jeune fille n'avait encore ni lire ni écrire; souvent même, elle fermait les yeux avant de donner son avis sur l'objet qu'elle voulait acheter, comme si elle eût été plus certaine de l'appréciation de son toucher que du jugement de son regard. Elle distinguait, du reste, assez mal certaines nuances et commettait de nombreuses maladresses. Comme elle le disait elle-même, avec une grâce un peu triste: « C'est une éducation à refaire que celle d'une nouvelle voyante! »

Ma tante le comprenait si bien que, sans changer de résolution, elle retardait de semaine en semaine son départ pour Paris, parce qu'elle se sentait encore utile à Fernex.

Cependant, l'incident de la lettre remise par la pauvre femme, à la promenade des Anglais, avait eu des conséquences graves que je ne soupçonnais même pas. Voici, en quelques mots, ce que racontait la sollicitieuse:

Venue à pied du canton de Fribourg, afin de consulter pour son enfant l'oculiste célèbre, la pauvre femme avait reçu du baron la promesse formelle d'une guérison, dont il avait exigé le paiement d'avance. La paysanne lui avait donné 200 francs, tout ce qu'elle possédait, vivant à Genève dans la misère et vendant ses effets pour payer sa mansarde. Six semaines s'étaient écoulées. L'enfant était toujours dans le même état, et M. de Bruci ne voulait lui continuer ses soins que si la mère acquittait au fur et à mesure le prix des consultations. « Demandez-lui d'être moins dur pour les malheureux, Mademoiselle, ou de me dire s'il n'y a plus d'espoir à conserver. En ce cas, je retournerai dans mon village, à pied, et s'il le faut, en mendiant, mais je ne l'importunerai plus. »

Cette lettre avait été relue au salon, et commentée, le soir même de sa réception. Les impressions qu'elle avait fait naître avaient assombri tous les visages.

« Que feras-tu, Veratchka, avait enfin demandé madame Issoupof à sa belle-fille? »

— Je donnerai de l'argent à cette quémanteuse pour qu'elle rentre dans son pays. Je ne parlerai certes pas au baron d'une pareille calomnie!

— Pourquoi ne pas prendre des renseignements sur la pauvresse, et ne l'assister que si elle le mérite, observa timidement Vladimir?

— Je sais ce que j'ai à faire, cousin, avait

répondu avec colère la jolie mademoiselle Issoupof, et je te prie de ne pas t'occuper de mes intérêts. »

Le lendemain de cette pénible scène, M. Vladimir quittait les Lilas et partait pour sa terre de Roursk, où sa présence, il est vrai, était sollicitée depuis six mois par son intendant. Huit jours plus tard, ma tante annonçait, pendant le dîner, qu'elle venait de recevoir une lettre de grand'mère qui la forçait à demander un congé.

Je ne savais trop si je devais rire ou pleurer, en entendant parler de notre prochain départ. Je m'étais mise à aimer tous les membres, grands et petits, de la famille russe; leur désordre ne me choquait plus, et la vie luxueuse me plaisait infiniment.

« Tu reviendras bientôt, ma pigeonne grise; ne prends pas ton air pleureur: tu ressembles trop à ces diables qui sortent d'une boîte à surprises. »

En parlant ainsi, Nadine me souriait et tirait affreusement mes nattes.

« Si tu étais moins godiche, ajouta Lydie à voix basse, tu aurais déjà compris que ta tante va acheter les toilettes de noce, et qu'on dansera bientôt dans le salon des Lilas. »

— Comment cela? m'écriai-je, M. Vladimir va donc revenir de Koursk?

— Vraiment, Louissette, je crois que les potiches de l'étagère sont plus fines que toi. Retourne à Séraphin entendre chanter; les canards l'ont bien passé, c'est assez fort pour ta petite cervelle. »

Mes amies me quittèrent sur cette apostrophe et j'allai rejoindre ma tante qui s'apprêtait à sortir.

« Veux-tu m'emmener, tante? »

— Sans doute, mignonne, à condition que tu auras la langue courte. »

Arrivée à Genève, tante prit deux lettres à son nom, poste restante, expédia un télégramme à l'adresse de Vladia, au gouvernement de Koursk, alla s'assurer du départ de la pauvre femme qui avait demandé un secours à mademoiselle Issoupof, fit quelques emplettes dans la rue du Rhône, puis remonta en voiture pour rentrer à Fernex.

Le surlendemain nous fûmes escortées jusqu'à la gare par M. Issoupof et les trois petites filles, sous la conduite de Dacha-Alexandrowna. Certes! je méritai ce jour-là mon surnom de pleurnicheuse car, me sentant comblée de cadeaux, secouée, embrassée, tiraillée, j'oubliai mes rancœurs enfantins et sanglotai en disant adieu à mes compagnes.

« Tu as l'air d'une statue de la Patience mise à l'épreuve, Louison, me disait la malicieuse Nadine. Prends garde que tes larmes ne gélent et ne forment deux glissoires sur tes joues. »

— Écris-nous souvent, petite française,

me disait Macha. Je t'enverrai des devinettes pour t'orner l'esprit.

— En voiture, les voyageurs pour la ligne de Paris, en voiture! répéta après l'employé de service, Lydia, en me poussant dans un wagon et en tirant par sa robe ma tante qui ne cessait de causer à voix basse avec M. Issoupof et Dacha-Alexandrowna.

A peine étions-nous installées dans le compartiment des *dames seules*, que le train s'ébranla et que la locomotive fit entendre ce discordant avertissement qu'accompagne une fumée nauséabonde. Au même instant, Donia-Alexandrowna, enveloppée dans sa longue pelisse de satin qui lui permettait de porter en toute saison ses robes de barège, accourut, les bras chargés de paquets.

« J'avais oublié les bonbons. Où donc avais-je la tête ce matin, dit-elle sans reprendre haleine? Heureusement Véra s'est souvenue que la petite aime les pâtes au miel du Causase et la confiture de roses. Pendant qu'on attelait, j'ai cherché mon trousseau de clefs que Colas avait attaché à la suspension de la salle à manger, etc. »

Un dernier coup de sifflet interrompit le récit de l'excellente ménagère et prouva que l'espionnerie de Colas avait failli me priver de mes friandises. J'envoyai du bout des doigts de nombreux baisers, les portières furent fermées brusquement et la vapeur nous entraîna loin de la demeure hospitalière que je ne devais jamais revoir.

J'étais à l'âge de l'égoïsme inconscient et des sensations fugitives. Les nombreux paquets de bonbons et les cadeaux d'adieu que je venais de recevoir eurent vite raison de mes pleurs. Il faisait très froid ce jour-là. Je me rappelle que ma tante m'enveloppa dans sa rotonde de fourrure et, qu'allongée sur une banquette, je m'endormis profondément. Je ne me réveillai qu'à Mâcon et fus tout étonnée d'entendre ma chère protectrice causer gaiement avec une dame en cheveux blanc, assise à ses côtés.

« Nous avons trois heures à passer ici, Madame, lui dit-elle, voulez-vous venir prendre un potage au buffet? »

— Bien volontiers, si voulez m'aider à descendre et à remonter Mademoiselle, car je souffre d'une jambe.

— Louise et moi serons contentes de vous être utiles, Madame. »

Il était heureux pour moi d'avoir reçu de Nadine, un joli livre intitulé *le Petit chef de famille*, car tante ne s'occupa jusqu'à Paris que de la vieille dame à cheveux blancs. On eût dit qu'elle avait juré de faire sa conquête.

Elle lui raconta son voyage autour du monde, lui céda son coin, l'entoura d'égards. La dame, qui du reste semblait bonne et respectable, écoutait avec attention, et semblait charmée. Aussi,

qu'arriva-t-il? Il arriva qu'à la descente du wagon, on échangea des cartes de visite, des poignées de main et la promesse de se revoir.

Quand nous fûmes seules dans le fiacre qui nous conduisait aux Ternes, chez ma grand-mère, ma protectrice m'attira vers elle pour m'embrasser, puis me dit confidentiellement :

« Tu te rappelles, Louise, que j'ai promis à Jeanne que nous serions tous réunis et heureux, grâce à l'étoile lumineuse qui guide les cœurs fervents? »

— Oui, tante, mais par ce froid brouillard, les rois mages, eux-mêmes, eussent perdu leur route.

— Oh! que non, simplette chérie. L'étoile divine paraît en tout temps et même à toute heure, ce qui est encore plus contraire à la loi de la nature. Pour moi, je ne l'ai jamais mieux vue qu'en ce moment. Courage donc, ma simplette, et sois bien docile envers ta grand-mère. »

Ce mot de *simplette* n'était pas très poli, mais tante Herta avait des intonations de voix si carressantes qu'elle faisait tout accepter. Je ne fus plus jalouse de la dame aux cheveux blancs et je souhaitai que le fiacre vint à verser pour sauver ma bienfaitrice, en exposant ma vie pour elle.

Le fiacre ne versa pas et nous arrivâmes saines et sauvées à la grande maison de la rue Demours, où l'on nous attendait, au quatrième étage. Quelle joie pour Jeanne, de serrer tante Hertha contre sa poitrine et de couvrir de baisers sa petite Louise! Grand-mère est par nature peu démonstrative, et n'aime pas qu'on trouble sa tranquillité. Son accueil fut donc assez froid.

« Que viens-tu faire à Paris, Hertha, je te le demande? Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Que t'importe que mademoiselle Issoupof épouse Jacques ou Jean? Louise ne coûtait rien en Suisse, etc., etc. »

Tante ne répondait jamais à sa mère, tant elle était respectueuse. Ce soir-là, elle se fit un lit sur le canapé, ouvrit sa caisse, en retira des surprises pour grand-mère et pour Jeanne, et se mit à ranger comme si elle n'eût jamais quitté l'appartement des Ternes.

Mais quand sa mère fut rentrée dans sa chambre pour la nuit, et qu'elle nous vit Jeanne et moi, bavardant dans le même lit, elle vint s'asseoir à notre chevet, prit nos mains dans les siennes et nous regarda si tendrement que nous comprîmes bien que nous n'étions pas orphelines!

Notre tante sortait beaucoup; elle allait à Passy chez la dame rencontrée en voyage; elle faisait les nombreuses commissions de la famille Issoupof; cherchait à placer dans un journal la traduction du *Bonheur bourgeois* qu'elle avait faite aux Lilas, en un mot, elle n'avait pas le temps de s'ennuyer. Connaissant l'amour exagéré de grand-mère pour l'exactitude, elle ren-

trait chaque soir à six heures précises, elle jouait aux cartes après dîner, sans laisser connaître que le jeu l'ennuyait, puis se mettait à écrire jusqu'à minuit.

Ma sœur et moi avions bien envie de revoir Cam. Cher petit frère! Je crois encore lire ses lettres sans orthographe, mais, en revanche, très ornées de décalcomanie, et dans lesquelles il se plaignait de ses engelures, promettait de mieux travailler, ou racontait qu'il avait diné chez le député qui lui avait fait obtenir une bourse au collège, et qu'il y avait mangé de neuf plats de dessert.

Les fêtes de Pâques arrivèrent. Tante alla seule à Compiègne et quand, au retour, nous lui parlâmes de Camille, elle eut des larmes dans les yeux : « il est bien gentil et bien affectueux, nous dit-elle, mais il ne fera jamais rien au collège. Malheureusement, j'en n'ai pas le moyen de l'en retirer et Cam est triste, ce qui me déplaît. Il faut de la gaieté aux enfants, comme il faut de l'huile dans les lampes.

« Tante, demandai-je avec inquiétude, ne retournerons-nous pas bientôt en Suisse?

— Il y a des points noirs de ce côté là, ma chérie. Je ne vois plus bien ma route en ce moment. En attendant que l'étoile reparaîsse, tenez-vous prêtes, mes fillettes, à m'accompagner demain, dimanche, chez madame Durnel, à Passy. Vous avez besoin de respirer l'air de la campagne et maman nous a permis de ne rentrer qu'à dix heures. »

Madame Durnel fit grand accueil à ma tante, et se montra bienveillante pour les gauches et timides adolescentes qui l'accompagnaient. Tout en paraissant absorbées dans la contemplation des livres illustrés qu'on nous avait permis de feuilleter, nous entendîmes parfaitement, Jeanne et moi, qu'il était question d'un rendez-vous pour le lendemain, à la Préfecture de police, où le fils de madame Durnel était chef de bureau. Nous fîmes aussi la remarque que notre chère protectrice était plus gaie au retour de Passy que dans la matinée.

Une semaine s'écoula, puis une autre semaine sans amener le plus petit changement dans notre vie d'étude.

On était au mois de mai. Il faisait un temps superbe et nous venions de faire une longue promenade avec tante, lorsqu'au retour nous poussâmes un cri de stupéfaction en trouvant Vladimir Issouf, tranquillement installé au salon, en tête-à-tête avec grand-mère. Il me sembla embelli, transformé. Sans se soucier de notre étonnement, il prit la main de ma petite tante et la porta à ses lèvres avec le plus grand respect.

« Je vous attendais, dit simplement notre protectrice, sans témoigner le moindre orgueil; si ma mère veut bien me le permettre, nous vous offrirons une tasse de thé, quoiqu'il ne soit pas

dans nos habitudes d'en prendre, car nous avons bien des choses à nous dire.

Satisfaite des égards qu'on lui témoignait, grand-mère acquiesça à ce projet et, nous ayant emmenées dans la pièce voisine, nous commanda de faire les choses convenablement.

J'étais un peu honteuse de notre intérieur mesquin et de notre pauvre service à thé que je comparais à celui de Fernex. Tante s'aperçut de ma gêne et me fit devenir plus rouge qu'une pivoine en disant gaiement à notre convive :

« Je voudrais être riche pour mieux recevoir mes amis mais, pour moi-même je n'ai jamais rien désiré, si j'en excepte de voir grandir les deux vaniteuses jeunes filles que je vous présente et un gros garçon encore plus pleurnicheur que sa sœur Louise, dont je veux vous montrer le portrait. »

En parlant ainsi, tante tirait de sa poche une lettre de Cam et sa photographie.

Vladimir trouva que nous ressemblions tous trois, puis il sortit à son tour d'un élégant portefeuille plusieurs portraits de mademoiselle Véra et un groupe où figuraient tous les membres de la famille Issouf. Ce fut un grand plaisir pour moi de les nommer à Jeanne et de les retrouver en pensée avec les hôtes de la riche demeure où j'avais passé une si heureuse année.

Quand M. Vladimir entendit sonner dix heures, il se leva précipitamment en s'excusant de sa longue visite, et tout en causant il prit par mégarde la lettre de Cam qui se trouvait sur la table, au milieu des photographies. Grand-mère, contente des excellentes manières du seigneur russe, lui dit qu'il serait toujours le bienvenu chez elle, et tante Hertha, en venant, selon son habitude, nous embrasser dans notre lit, murmura à son oreille :

« L'étoile des rois mages a réparé et la jeune fille que je devais protéger sera heureuse. Ma tâche est terminée du côté des « Lilas ». »

— Mais nous, tante, demandai-je, qu'allons-nous faire? Tu parles toujours des autres et jamais de toi.

— Moi? Eh bien! je vais à la demeure paternelle, par le seul fait de vouloir ce qui est juste, et de lutter contre les natures basses et intéressées. C'est bien suffisant.

— Fort bien, mais tu nous avait promis que l'étoile nous guiderait vers un lieu de réunion.

— Nous approchons du but. Je songe à écrire un volume qui, s'il se vend bien me permettra de reprendre Cam. Tu es une fille de peu de foi. Dors vite et aies confiance. »

Demeurées seules, nous ne dormîmes pas et Jeanne, qui était plus intelligente que moi, résuma ainsi tous les faits que je lui avais racontés.

« Voici ce que je crois, me dit-elle; notre tante désirait le mariage de mademoiselle Véra avec son cousin parce que le monsieur [qui est

venu ce soir est un homme de cœur qui l'a aimée pendant les années où elle était aveugle. Quand elle a compris que la jolie russe lui préférerait le comte de Bruci qui, sans doute, n'est qu'un coureur de dots, elle est venue à Paris et au moyen de la police elle a dû se procurer quelque renseignement qui a fait manquer le mariage de l'Italien. Rappelle-toi que madame Durnel lui a dit à demi-voix, le jour où nous avons diné à Passy : « Mon fils vous remettra demain le document que vous sollicitez. » Le lendemain, tante a télégraphié à Krounsk, dans la soirée; j'étais avec elle. Elle a fait partir en même temps une lettre recommandée à l'adresse de M. Issoupof.

M. Vladimir est arrivé ce matin de Russie sans passer par Genève. Il attend fièrement que sa cousine se repente et l'appelle; pour lui, il l'aime toujours, puisqu'il a douze portraits d'elle dans son portefeuille. Ce monsieur russe doit être très bon, mais très faible de caractère et, sans l'énergie de ma tante, les intrigues du baron italien n'auraient pu être déjouées. C'est ce qui t'explique pourquoi ce millionnaire baise les mains de notre tante et lui témoigne tant d'amitié. J'ai lu dans ses yeux qu'il nous veut du bien à tous, qu'il serait heureux de nous rendre service, mais je connais notre tante chérie, elle n'acceptera jamais rien d'un étranger.

« Hélas! ma Jeanne, tu la connais bien. A sa place, je serais moins fière. Je n'ai pas voulu te répéter ce que j'ai entendu dire à grand'mère, hier, tant je craignais de te chagriner; mais figure-toi que tante priait grand'mère de lui prêter cinquante francs pour quelques jours et que celle-ci les lui remettait de mauvaise grâce en la grondant.

— Te voilà bien avancée, disait-elle, d'avoir contrarié mademoiselle Véra et perdu ta position pour assurer son bonheur. Tu es toujours inconsiderée et romanesque et, malgré tout ton esprit, tu mourras sur la paille. La maîtresse de pension des petites me tourmente pour que tu acceptes la place de quatre mille francs qu'elle t'offre à Buenos-Ayres; il va falloir te décider et les enfants pousseront des cris de paons quand ils apprendront que tu vas nous quitter. Voilà pourtant où conduit la générosité, Hertha! »

Jeanne ne m'écoutait plus; elle sanglotait sans bruit, la tête cachée sous la couverture; sa douleur fut contagieuse. Je n'avais pas compris tout d'abord, la gravité du coup qui nous menaçait! les larmes de ma sœur me montrèrent l'isolement affreux où nous plongerait le départ de notre protectrice, et nous passâmes toutes deux une bien mauvaise nuit.

Tandis que nous nous désolions, rue Demours, l'heureux Vladimir, descendu à l'hôtel du Louvre, regardait encore une fois, avant de s'endormir, les portraits de la jolie infidèle, toujours aimée. Une lettre dont il ne connaissait pas l'é-

criture se trouvait entre deux photographies. Il chercha la signature, sourit et lut tout au long la missive de Cam, en s'écriant :

« Ah! le spirituel bonhomme, quel service il me rend, et comme il a vite trouvé ce que je cherche en vain depuis quinze jours! Relisons ce chef-d'œuvre. »

Je vais copier ici, en respectant l'orthographe fantaisiste de mon frère, la lettre qu'il avait adressée la semaine précédente, à ma sœur Jeanne.

« Si tu laisses repartir tante, je suis un homme mors. Pourquoi ne montetel pas un pension à Compiègne et ne nous prant-elle pas tous trois, quantel sai que nous n'avons quel pour remplacé notre maman. Dis-lui que je renonce au chocolas qui se paie apar et que je suis dernier tan jé de tourmant loin d'elle. »

« Ah! ah! disait Vladimir ravi, c'est ainsi que vous faites la vaillante, mademoiselle Morin, et m'assurez que vous ne désirez rien pour vous-même. Nous verrons bien si vous refusez mon concours quand je me ligueraï avec ce petit jeune homme de dix ans, amateur de décalcomanie, pour vous empêcher d'aller en Amérique. Votre mère m'a parlé de ce beau projet pendant que vous étiez sortie, mais celui du bon petit, qui met si bien l'orthographe, me paraît plus raisonnable. Je vais acheter le plus beau pensionnat que je trouverai à céder dans ce grand Paris où, moyennant argent, les occasions ne manquent jamais; vous en serez la directrice. De retour en Russie, mariée à ma Véra chérie, je vous enverrai les jeunes filles russes de ma connaissance et, grâce à ce sagace collégien de Compiègne, nous serons tous heureux. »

Deux ans se sont écoulés depuis le jour où M. Vladimir Issoupof a pris le thé dans l'appartement de la rue Demours et a emporté, sans le savoir, la lettre du petit Cam.

Mademoiselle Véra et son père sont venus le chercher à Paris, ont acheté la corbeille, et les jeunes gens, après s'être mariés aux Lilas, sont partis pour la Russie.

Tante Hertha dirige la grande institution de jeunes filles qui fait l'angle des Champs-Élysées et de la rue de Ponthieu. Jeanne a déjà passé deux examens à l'Hôtel de Ville et prépare le troisième. Elle sera bientôt maîtresse adjointe et aidera notre protectrice.

Camille met mieux l'orthographe et travaille mieux, à la condition d'être externe au collège et de se faire gâter par sa seconde mère. Il est devenu gai et vigoureux, mais il ne peut encore parler sans pleurer ou se mettre en colère, de son année de prison à Compiègne.

Grand'mère n'a pas voulu quitter les Ternes et ne rend pas la vie très douce à sa servante. Nous remarquons pourtant qu'elle gronde un peu moins sa fille, d'ailleurs toujours aussi soumise et respectueuse.

Un seul nuage apparaît dans l'horizon au bleu fixe dont la Providence se plaît à entourer notre petite tante. La dernière lettre de sa chère Véra, lui annonçant la naissance d'un fils, devant lequel son mari passe des heures en extase, se terminait par cette phrase. « Mes yeux se couvrent quelquefois d'un léger brouillard, mais je ne m'en tourmente pas. Il en sera ce

qu'il plaira à Celui qui dispose de toutes les destinées. Au fond de mon cœur luit une étoile qui éclairera ma route; c'est la profonde tendresse que je ressens pour le compagnon béni qui m'a aimée aveugle ou voyante, qui me protégera dans les bons comme dans les mauvais jours.

FIN

MARIA DE FOS.

REVUE MUSICALE

La chronique à l'affût d'une première représentation.
— Inspiration! — Le Piano-Revus de 1885, Album-Prime du *Journal des Demoiselles*.



IER, en voyageant pédestrement sur le boulevard, nous récapitulons nos ressources pour la chronique musicale de novembre. Un gai soleil illuminait les affiches de spectacles, mais aucun titre des nouveautés attendues

n'y rayonnait avec lui. Reprise, — Rentrée, — Début, — d'opéra nouveau, nulle trace. Et ce *Joli Gilles*, pourtant? Et ce fameux *Tabarin* dont l'Opéra doit offrir le régal à ses abonnés, nous dira-t-on? Y pensez-vous? et ne faut-il pas compter avec les indispositions comme avec les accidents?

L'indisposition de madame Lureau-Escalais n'a d'autre gravité que de réclamer trop de temps pour se résoudre... Aussi, M. Vaucorbeil, prenant en pitié ses pauvres abonnés, son stoïque M. Pessard et son infortuné *Tabarin*, a-t-il agi prudemment en confiant le rôle de la future petite maman à mademoiselle Dufrane. Sans cela, nous ne verrions guère *Tabarin* prendre date avant les calendes grecques.

Quant à *Joli Gilles*, on sait que le fâcheux accident survenu au cours d'une répétition, à M. Fugère, a causé la remise de cette première représentation. Elle ne peut tarder d'être offerte au public, — peut-être, le sera-t-elle, avant que ces lignes ne paraissent, car le chanteur Fugère est en voie de complète guérison.

L'Opéra-Comique a du reste bon nombre d'attractions à mettre en ligne. Sans compter *Car-men*, Galli-Marié. Voici *Lackmé*, Van Zandt; *Mignon*, Adler, puis *Diana*, dont les répétitions marchent à souhait.

Plusieurs autres nouveautés en expectative ne pourront sans doute affronter la rampe cet hiver.

Madame Scapin : trois actes, *La Ferme de Pri-merose* : deux actes, et une remarquable partition de M. Ch. Widor, dont le titre est encore un mystère, seront sans doute de ce nombre.

Mais le grand événement de la clôture sera la *Cléopâtre*, de Victor Massé, dont le compositeur Léo Delibes va être chargé de conduire les études. Tout cela est fort bien, pour un avenir rapproché, si l'on veut. La rentrée de M. Lassalle dans *Hamlet*, à l'Opéra, est sans doute un événement heureux pour ce théâtre; celle de la grande *Sapho* — Pauline Krauss est un fait considérable; mais nous avons parlé longuement et comme ils le méritaient de ces chefs-d'œuvre, ainsi que de leurs remarquables interprètes.

Nous savons qu'aux Italiens, M. Maurel et son *Aben-Hamet*, répètent en scène. Ils seront prêts à l'heure convenue. Heureux compositeur! Il y a un point noir cependant, à l'horizon Italien : La Patti ne viendra pas cet hiver.

Du côté de l'Opéra-Populaire tout semble marcher à ravir. *L'Etienne Marcel*, de M. Camille Saint-Saëns, ouvrage qui vit le jour à Lyon, est prêt à paraître. De plus, on y prépare *La Fan-chonnette*. Mais encore une fois, de toutes ces espérances très prochainement réalisées, il est impossible de tirer un compte rendu, car il nous faut le fait accompli. Sans doute, si nous consentions à puiser sur les scènes de l'opérette, nous aurions beau jeu. Nous n'ignorons nullement que M. Hervé a remis à neuf une vieille pièce de Dennery, *la Nuit aux soufflets*, qui désopile assez agréablement le public des Nouveautés. Nous savons encore que le charmant compositeur Audran a fait représenter à la Gaité, un opéra-bouffe d'une certaine importance, trois actes qu'il appelle : *Le Grand Mogol*; mais fidèle à notre système, nous nous refusons; et pour cause, à rendre compte des ouvrages de ce genre souvent épineux, et à parler des théâtres qui les montent.

Nous en étions là de nos réflexions et nous

marchions toujours sans avoir trouvé un morceau de résistance pour notre malheureuse chronique. Depuis la Madeleine, pas le moindre indice d'une belle première à se mettre sous la plume! Quand, levant machinalement les yeux, nous lisons, à l'angle du boulevard Montmartre: RUE VIVIENNE. Une véritable inspiration! — Eh! mais, si nous montions aux bureaux de la Direction du JOURNAL DES DEMOISELLES? Peut-être apprendrions-nous là quelque nouvelle intéressante pour nos lectrices. — Au moment d'ouvrir la porte, un jeune employé s'élance: — Où, courez-vous ainsi M. Emile? — Sa réponse ne fut pas celle de Raoul, dans le quatrième acte des Huguenots, non. Il emportait sous son bras pacifique, un volumineux cahier, sur le cartonnage duquel on lisait, écrit en lettres immenses: Le *Piano-Revue*, 1885. — Halte-là! mon jeune ami, ma chronique est sauvée! Rentrez avec moi, je vous en prie. Nous allons nous expliquer devant nos autorités; mais vous me passerez sur le corps s'il le faut (toujours comme dans le quatrième acte des *Huguenots*) avant de franchir... l'escalier.

Le pauvre garçon un peu saisi, et à coup sûr fort interdit de cette manière de procéder, consentit à nous suivre, et nous arrivâmes l'un et l'autre au salon du Directeur, où les explications eurent lieu. La mission du jeune employé si brusquement interrompue, fut gracieusement retardée; il s'éloigna et il nous fut accordé une heure pour parcourir l'album-spécimen de *PIANO-REVUE*, en préparation pour l'année nouvelle, et dont les épreuves allaient partir à l'imprimerie, sans que nous eussions pu faire ce mois-ci, quelque révélation à nos lectrices.

Il n'en sera pas ainsi. Notre premier examen nous met en mesure, grâce aux notes que nous en avons tirées, de donner déjà aux personnes que la question intéresse, des renseignements précis sur les surprises que leur réserve notre nouvel ALBUM-PRIME.

On se souvient sans doute avec quelle faveur le public accueillit les *Succès du Piano*, prime offerte en 1884 à nos abonnées. De nombreuses lettres de félicitations, des demandes plus nombreuses encore nous démontrèrent alors que nous avions su réunir dans notre recueil tout ce qui pouvait instruire et charmer, distraire et intéresser les amateurs de talent et de goût, comme les jeunes recrues de l'art musical.

Aussi, ce ne furent pas seulement nos lectrices musiciennes qui eurent le désir de s'inscrire dans nos bureaux, pour recevoir l'Album de *PIANO-REVUE*. Toutes, ou presque toutes, voyant chez leurs amies un aussi ravissant recueil, ne trouvèrent nul présent plus gracieux et plus élégant qui pût être offert à une jeune fille, qu'elle fut mondaine ou vouée à l'art par état.

Ces précédents nous font présumer que nous ne saurions nous y prendre trop tôt pour édifier

les abonnées, qui pourront alors faire leurs demandes de façon à ce que l'immense tirage de notre ALBUM-PRIME qui se prépare, ne fasse éprouver aucun retard aux personnes inscrites dans nos bureaux.

Pour notre nouvelle série de *PIANO-REVUE*, il était presque impossible de faire mieux qu'en 1884. Cependant, le rapide coup d'œil jeté hier sur le *cahier-spécimen*, nous permet de déclarer que la Direction du JOURNAL DES DEMOISELLES nous semble avoir réalisé cet idéal, que du reste elle poursuit en toutes choses: La perfection. Elle a adopté cette antique devise italienne: *Sempre ascendere*.

Nous n'entrerons pas encore aujourd'hui dans l'examen des motifs dont le nombre égale la variété, la valeur et la grâce, dans notre nouvelle édition. Un coup d'œil d'ensemble est tout ce que nous permettent les notes enlevées hier à la pointe de notre audacieuse éloquence.

Connaitre le nom d'auteur d'un ouvrage littéraire ou musical, lorsque cet auteur est un grand maître, c'est déjà avoir la révélation de sa valeur, être fixé sur son mérite; en pouvoir dire le nombre de pages, c'est concevoir une idée de son importance.

Notre recueil contiendra, sous son élégante couverture, plus de deux cents pages de musique triée sur le volet, nombre que n'atteignait pas l'Album déjà fort volumineux de 1884.

Ayant donné dans cette série de l'an dernier des œuvres de nos plus célèbres compositeurs modernes, nous devions chercher avec soin à les faire figurer encore, dans cette nouvelle collection de premier ordre.

Mais si, par exemple, en tête de notre recueil on retrouve le grand nom Gounod, ce n'est plus de *Faust* ou de *Mireille* qu'il est accompagné: c'est de *Sapho*, nouveauté de l'année courante, ou de *Philemon et Baucis*, un autre chef-d'œuvre. Il en sera donc ainsi pour tous les auteurs dont on relira les noms avec plaisir, nous en avons la certitude, dans le cours de notre album, et dont les belles partitions sont une mine féconde où nous pourrions puiser longtemps encore.

De plus, nous avons choisi dans les ouvrages les plus remarquables, de ravissants motifs d'auteurs en vogue, dont nous inscrivons les noms pour la première fois dans nos collections. On les trouvera précédés de ceux de Beethoven, Gounod, Verdi, Mozart, Bizet, Victor Massé, Berlioz, Reyer, Ritter, un nouveau venu, qui après Offenbach, Lecoq et Audran, se trouve escorté de Varney, Serpette, etc.

Tous nous reviennent avec leurs plus admirables productions: — *Fidélité*, et l'*Adieu*, une page enchanteresse et peu connue des amateurs; — le *Tribut de Zamora*, puis *Sapho*, et *Philemon et Baucis*, déjà nommés tout à l'heure; — *Imasnadiéri* (Les brigands), et *Luisa Miller*; — *Don Juan* et *La Flûte enchantée*; — *L'Arlé-*

sienne; — Une délicieuse Habanera; — Gillette de Narbonne; — L'oiseau Bleu; — puis Babolin; — puis Fanfreluche, etc.

Nous en passons certainement, mais le premier exemplaire sorti des presses nous est réservé d'avance, et le prochain mois, nous entrerons dans le détail de ces multiples pages, indiquant notre goût particulier sur le plus grand nombre, ainsi que notre avis sur leur caractère, leur facilité ou leur difficulté.

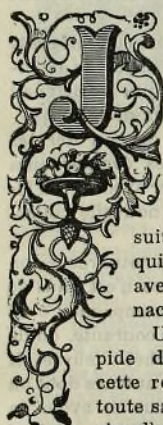
D'ores et déjà, nous pouvons déclarer que ce nouveau recueil contiendra tout ce qu'il y a de plus enviable pour les jeunes musiciennes, le plus complet assemblage de mélodies distin-

guées, en un mot, une belle et nombreuse collection d'airs, de motifs graves ou vifs, tirés de tous les opéras en grande célébrité sur nos premières scènes lyriques.

Nous pensons que les conditions de prix, d'élégance, de format et de luxe dans l'édition, seront les mêmes qu'en 1884. C'est ce que nous confirmerons dans notre prochaine revue. Il nous suffit de savoir que c'est toujours la maison Choudens qui s'est chargée de l'exécution de notre ALBUM-PRIME, le PIANO-REVUE, ce qui, pour nous, est synonyme de science musicale et de goût artistique.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



J'ai terminé la série de mes plaisirs champêtres, chère amie, par un comice agricole. — Pauvre Yvonne! diras-tu. — Pas du tout, c'était fort amusant, et nos *messieurs* en habits, décorés d'une rosette bleue, avaient fort bon air sur le terrain de labour, à la suite des machines qui soufflaient, qui gémissaient, envoyant au ciel, avec leurs plaintes, de grands panaches gris.

Un Sous-Préfet, valseur intrépide de ma connaissance, présidait cette réunion d'élite; il y allait de toute sa dignité et de toutes ses broderies d'argent, le torse bombé, le monocle dans l'œil; et pour se donner un air rural, une paire de sabots complétaient le personnage; ce n'était d'ailleurs pas une précaution inutile dans les terrains gras de V... Y...

A côté du député officiel, le comte François relevait les imperfections de chaque instrument, les défauts des produits; c'était sa part et il était résigné aux mécontentements qu'il soulevait sur sa route. Il a d'ailleurs un creux terrible contre lequel les protestations restent impuissantes.

Les communes naturellement prenaient parti pour les machines ou les denrées fournies par elles; les groupes de fermiers, peu à peu s'animaient, se querellaient, on échangeait quelques bourrades, puis le plus hardi ou le plus intéressé venait, en tortillant son grand chapeau noir, présenter ses observations au pointilleux

François: Monsieur le comte n'a pas vu ceci, n'a pas observé cela; notre moissonneuse est bien meilleure que celle du Bruilliot qui ne renverse pas la gerbe, etc. — Monsieur le Comte grossissait encore sa formidable voix et la députation disparaissait dans le sillon du voisin.

Le marquis de F... était secrétaire: un portrait Louis XV, tête ronde, œil à fleur de tête, nez bourbon, mains fines, cheveux gris, petite moustache noire, 25 ans, esprit gaulois; il lui manquait un habit de garde française.

Puis le chevalier Anatole, de son nom vicomte de M...; puis le reporter d'une feuille bien pensante, puis la baron F... puis... comme nous sommes en république, il n'y avait naturellement que de la noblesse.

Quant à Paul et à moi, nous étions là en simples curieux.

Lorsqu'on eut bien labouré, moissonné, fauché, ensemencé, écrit, juré pendant trois heures, la commission s'achemina vers le château de la B., où une table somptueuse attendait ses convives.

On parla peu et on se regarda encore moins pendant le premier quart d'heure, les estomacs étaient ravagés par un appétit féroce. Pourtant, enfin, je détachai un œil de mon assiette et analysai les toilettes féminines. Il y avait une étrange association de costumes de chasse, de robes d'apparat, d'étoffes d'été, de vêtements d'hiver; du reste, les bottes molles, les jaquettes, les Vatteau permettaient de s'orienter parmi les différents cantons. Les châtelaines des hauteurs inaccessibles, dont les castels sont perchés au milieu des broussailles, étaient vêtues de toiles d'araignées propres aux accrocs et chaussées de peau de gant favorable aux entorses.

Les habitantes de la plaine dont les équipages circulent au milieu de vraies allées de parc, avaient des bottes, des jupes à mi-jambes, des chapeaux de brigands. — Quelques toilettes raisonnables et fort jolies, je ne parle pas du satin vert d'une maîtresse et du damas cerise de je ne sais quelle insulaire, mais d'heureux mélanges de soie et de laine, mais de limousines originales avec des façons très nouvelles et appropriées à la circonstance. Pour moi, voulant concilier les exigences de la tribune et de la table, j'avais pris parti pour une robe de bure blanche avec longs flots de velours noir, une jupe plissée un peu courte et un habit fuyant. Avec des coquelicots et des épis au corsage, le chapeau sans brides garni de même, des souliers montants et des bas rouges, je me trouvais fort bien et Paul aussi.

Que faire jusqu'à 4 heures, c'est-à-dire jusqu'au moment plein d'émotions où on distribuerait les récompenses ? Nous étions tous inoccupés, excepté le Marquis secrétaire, qui écrivait sur un coin de la grande table Henri II, où gisaient pêle-mêle les longs gants de ces dames, le fouet du jeune de Saint-V..., le couvre-chef du Sous-Préfet, la lorgnette du baron, etc.

« Si nous dansions ? hasarda le possesseur du fouet qui a 22 ans, ce qui excuse bien des choses. »

Protestations du sexe fort qui a labouré à jeun et qui maintenant digère dans la béatitude du repos. Mais l'autorité et quelques intrépides applaudissent, et le secrétaire lançant son porte-plume en l'air, se précipite vers moi pour obtenir le premier quadrille.

« Mais le rapport, s'écrie le président alarmé.

— Anatole va me faire ça au son du piano. »

Anatole ou le Chevalier a quarante ans, la danse ne le tente plus guère; il se résigne à faire le procès-verbal du galant Marquis, tandis que la maîtresse de maison prélude à nos divertissements chorégraphiques.

Voilà six groupes au complet mais aussi dissemblables que possible; après le quadrille, une valse, qui trouble les jeunes chasseresses écortées; rien de plus drôle que ces petites bottes jaunes tricottant en mesure, elles font paraître les pieds de ces messieurs énormes et ridicules, c'est toujours cela.

Tout à coup, j'entends un grognement prolongé et terrible:

« C'est un ours, m'écriai-je effrayée en m'arrêtant net.

— Non, c'est le Chevalier qui dort sur la page vierge confiée à sa plume. »

Le vrai secrétaire se précipite sur sa victime pour la réveiller !

« Anatole.... le procès-verbal.... malheureux, il est trois heures et demie, dépêchez-vous ! »

La danse continue, mais le Marquis regarde constamment dans la direction de la table

Henri II; évidemment son plaisir est empoisonné.

« Voici 4 heures; vite les chapeaux, il faut partir.

— Et le rapport ?

— Il n'y en a pas !

— Attendez, reprend le malheureux secrétaire encore tout essoufflé de sa dernière pirouette, pendant que ces dames se préparent, je vais copier la liste des lauréats, puis, pour le reste, à la grâce de Dieu; j'improviserai.

Ce procès-verbal fut un chef-d'œuvre. Après un tableau rapide et brillant de l'état de l'agriculture depuis 1789, après un éloge délicat de tous les exposants et de tous les exposés; des allusions transparentes, mais pleines de finesse sur la crête de certains coqs et la queue de certains moutons, sur l'état des esprits, sur le coût du fromage et l'excellence du fumier composé et décomposé; sur les deux jumeaux du fermier de la Rivaille qui portent à 14 le nombre de ses enfants, ce qui lui vaudra une couronne tout à l'heure; après un petit cours d'astronomie ou figurent honorablement les comètes pour le vin et les aurores boréales pour le seigle, le Marquis à bout de salive, lut la liste des heureux vainqueurs.

« C'est un fier homme, disait tout au bas de l'estrade une commère émerveillée.

— Comme il a dû travailler dans les livres pour trouver toutes ces belles choses ! — Et nous de rire, comme bien tu penses, d'autant que lorsque le secrétaire s'animait un peu trop il brandissait son volumineux cahier en l'air, ce qui obligeait le président à le tirer par sa jaquette et à lui dire à mi-voix : « Mais tournez donc les pages, au moins. »

Pour clore ces réjouissances champêtres, j'ai couronné une batteuse et médaillé une citrouille comme tu n'en verras jamais.

Me voici rentrée dans la vie réelle et sérieuse, c'est-à-dire chez moi. J'espère ne plus en bouger d'ici à quelque temps. La froidure s'avance, je vais essayer mes cheminées et donner à mon appartement une physionomie tout à fait hivernale. Il me semble qu'il va être encore plus joli, plus intime, plus charmant avec ses stores, ses portières, ses tapis bien moelleux, bien confortables; je vais lui donner un air si chaud qu'on s'y trompera et le feu ne sera plus qu'un accessoire, venant égayer mes visiteurs.

Tous ces préparatifs vont me conduire jusqu'à la fin du mois, époque de la rentrée générale; jusque-là, pas de visites à faire, aucune obligation extérieure, ni diners, ni soirées; chacun se recueille. C'est le moment du repos et des lectures, le soir, auprès de sa lampe et de son mari. Vive le mois de novembre !

Je vais être marraine du prochain poupon de ma belle-sœur, et je compte sur toi pour me dire ce que je dois faire en faveur de mon ou de ma filleule; la question dragées ne me regarde

qu'indirectement, je trouve cependant qu'elle est assez délicate, parce que j'ai une quantité de parents et que s'il me faut en envoyer à tous, je me verrai dans la nécessité d'être indiscreète vis-à-vis du parrain chargé de les fournir. C'est Monseigneur qui baptise l'enfant, est-ce moi qui dois lui envoyer nos bonbons. Quoi avec ? — Et les cadeaux à l'enfant, la nourrice, le bedeau, le sonneur, les petits clergeons, les gamins qui

vont hurler à notre suite. — Ah, je t'en prie, viens à mon secours ; Paul prétend que le Code ne parle pas de la répression de ces délits ; maman ne veut pas s'en mêler, parce que les usages ont beaucoup changé depuis l'époque où elle était au courant. Enfin, je compte sur toi, et pour ta peine, je t'embrasse de tout mon cœur.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

PORTRAIT

Nul astre n'a marqué l'heure de sa naissance ;
Nul faste n'entoura son modeste berceau ;
Sur son front, des grandeurs, ne brillait point le

Elle n'eût pas le nom, le rang et la puissance.
On n'a rien retenu de son adolescence :
Ses sourcils étaient-ils bruns, blonds, droits en

Sa taille tenait-elle en un étroit cerceau ?
Avait-elle port frêle ou riche efflorescence ?...
Pourtant, bien qu'en ses doigts le sort n'eût fait

La lyre, le pinceau, la plume ou l'ébauchoir,
Son souvenir demeure et sa tombe est fleurie...

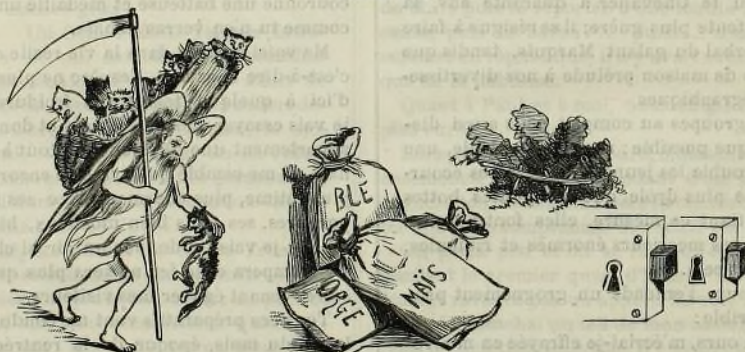
C'est qu'Elle eut un grand jour avec un grand
moment :
Hache en main, bras levé, dans un fier mouve-
ment,
C'est qu'Elle fut vaillante à servir la patrie !

LOGOGRIPE

Sur quatre pieds, dans mes pensers peu sages,
Du créateur j'osai critiquer les ouvrages :
Docile à la leçon, m'inclinant, je me tus.
— Doublant mon intestin et prenant queue en

Tout en vous épargnant une lente agonie,
J'étrangle sans cérémonie.

RÉBUS



Explication de l'Énigme d'Octobre : Caractère. — Explication de la Charade : Éventail.

Explication du Rébus : L'aliment de l'âme, c'est la vérité et la justice.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.